

SÉCULO XIX

FERDINAND DENIS [1826]

Basileo da Gama, *L'Uruguay*, poème épique

[trechos]

Nous allons jeter maintenant un coup d'oeil sur un autre poème qui jouit d'une assez grande célébrité, et que l'on doit encore à un Brésilien de l'intérieur. Je veux parler de cet *Uruguay* qui excita la haine des jésuites, et qu'un jésuite cependant avait composé. La guerre des missions en est le sujet, et l'auteur a eu pour but de prouver que les missionnaires avaient l'intention de consolider leur pouvoir dans le Nouveau-Monde, et d'y établir une théocratie indépendante, en imposant aux Indiens un joug despotique. Le sujet sans doute était important à traiter. Il pouvait y avoir des développemens curieux de caractère, une peinture animée des passions de ces hommes si différens de moeurs et de coutumes. Mais *L'Uruguay* ne brille pas autant par l'originalité de la conception que par la correction du style. Il est plus intéressant par les détails poétiques qu'il renferme, que par l'impression qu'il peut causer. On y remarque cependant une peinture habilement faite de cette partie du Nouveau-Monde, où de vastes plaines s'étendent au loin, où la nature se montre si uniforme dans ses productions, et si forte dans sa prévoyance, en couvrant de pâturages l'espace, qu'elle ne réserve point aux forêts.

L'ouvrage fit assez de bruit à son apparition pour que l'ordre qu'il attaquait se crût dans l'obligation de le combattre par un pamphlet sanglant¹ ; faute d'une autre, c'est à cette source que j'ai puisé quelques détails sur la vie de l'auteur, en me gardant bien d'admettre, comme on doit le penser, tout ce que disaient les bons pères, et en m'en tenant à quelques faits qui feront connaitre combien fut agitée la vie de Basileo da Gama.

[...]

¹ Cet ouvrage est intitulé, *Reposta apologética ao poema intitulado o Uruguay*, etc. On trouve à la fin une carte curieuse des missions.

Il est assez probable qu'il devait la persécution dont il se trouvait victime, aux jésuites. Ce fut alors qu'il écrivit ce poème qui contraria si vivement les anciens dominateurs du Paraguay, quoiqu'il ne contienne point de faits importants que tout le monde ne sache de nos jours.

L'Uruguay est divisé en cinq chants, et l'action en est peu compliquée; mais, pour bien comprendre le poème, il faut se rappeler la principale circonstance historique de l'époque. En 1710² le Portugal céda à l'Espagne la colonie d'El-Sacramento, moyennant la cession des sept missions de l'Uruguay qui devaient être incorporées au Brésil. Les jésuites prétendirent alors ne point pouvoir réprimer l'audace de leurs catéchumènes, qui ne voulaient point se soumettre aux décrets des deux cours, et l'on fut obligé d'envoyer des troupes contre les missions. Elles se défendirent pendant assez longtemps.

Au premier chant le poète nous conduit au milieu du camp des Portugais. Les préparatifs du départ se font, l'armée va se mettre en marche sous le commandement du général Andrade, qui doit la réunir à celle des Espagnols. Le poète nous peint une revue générale où sont rassemblées les forces de la colonie. Il nomme les officiers qui se distinguèrent, et ses descriptions animées doivent plaire aux Brésiliens. Enfin, Andrade s'adresse au chef des Espagnols, il lui annonce sa ferme volonté de continuer l'expédition, malgré les obstacles qui semblent s'y opposer. Il peint les difficultés qu'il a eues à maintenir son armée au milieu de ces marais immenses, produits par les crues du fleuve.

[Canto I, v. "Je fis dresser d'abord nos tentes... que frappe continuellement la rame!"]

Au second chant les Espagnols et les Portugais, ayant opéré leur jonction, traversent le désert; enfin ils rencontrent les Indiens; deux de leurs chefs se présentent devant le général portugais, et le premier, nommé Cacambo, lui adresse un long discours, en lui rappelant l'oppression des Européens, et en le suppliant de s'éloigner pour éviter l'effusion du sang. «Nous n'avons point de mines profondes, dit-il, nous n'avons point de fleuves rapides qui roulent l'or dans leurs sables". Le général portugais répond au jeune chef, et tâche de lui faire comprendre quelle

² Na edição fonte, "1710". A data correta é 1750, quando pelo Tratado de Madrid, Portugal cede à Espanha a Colônia de Sacramento em troca do território ocupado pelos Sete Povos das Missões.

est l'ambition des religieux auxquels leur innocence a livré tant de terrains fertiles. Mais c'est en vain, la guerre est résolue. Andrade comble de présens les deux chefs; Cépé reçoit un arc et un carquois; Cacambo, une brillante épée et de riches vêtemens. Le signal du combat est donné; pour la première fois, ces solitudes retentissent de la trompette guerrière et du tambour des Européens. La victoire est aux Portugais, les Indiens abandonnent leurs armes, et c'est en vain que plusieurs de leurs chefs veulent les ramener au feu. Le deuxième chant se termine par la description d'un combat singulier entre le gouverneur de Montevideo et le terrible Cépé, qui reçoit la mort.

Au troisième chant un autre spectacle se prépare; les Portugais ont abandonné l'endroit où se livra la bataille, ils s'avancent dans la plaine; on est parvenu au temps des sécheresses, et les roseaux légers que l'humidité fait croître durant les inondations des fleuves, couvrent une immense étendue de terrain. L'Indien, pasteur, est dans l'habitude d'y mettre le feu; ils brûlent tant que le vent favorise cet incendie, et l'herbe qui renaît sous leur cendre nourrit une multitude de bestiaux. C'est l'aspect offert en ce moment par le désert que Basileo va nous rappeler. Il avait dû plus d'une fois en être témoin dans sa patrie, et sa peinture est d'une grande exactitude. La nuit est triste, le ciel est chargé de nuages, le vent mugit le long du fleuve. Cacambo, le héros indien du poème, cherche en vain le sommeil, quand l'ombre de Cépé lui apparaît :

II, v.« Fuis dans nos forêts, s'écrie le guerrier...
qu'ils paient ton sang et mon sang.

Il dit, et disparaît au sein des nuages; et c'est en secouant sur les tentes une torche fumante, qu'il signale son passage par un sillon de lumière. Le valeureux Indien s'éveille; il saute hors du hamac recourbé; il saisit sans retard son arc et ses flèches, il foule déjà la terre de son pied rapide; il veut, sur le fleuve immense, affronter le trépas et le combattre corps à corps. Il a devant lui le fantôme de son ami si cher, il entend ses accens. Avant de lui obéir, il suspend à un arbre les plumes qui forment sa parure, ses flèches et son carquois retentissant. Il se dirige alors vers l'endroit où le fleuve tranquille étend paisiblement son onde sur l'arène rougeâtre. Il entre au sein des eaux. Déjà il place les mains sur son robuste sein; il lève les yeux vers le ciel qu'il ne peut voir, il livre son corps aux vagues. Le fleuve de la patrie sait déjà, dans sa grotte limoneuse, quel est son dessein, il relève son urne, et

veut que les eaux coulent plus doucement. Enfin l'heureux Indien a touché l'autre rivage sans être aperçu; il quitte ces bords gardés par nos soldats; au sein d'une nuit silencieuse et obscure, il cherche doucement l'endroit d'où vient le vent; selon l'usage du pays, il frotte deux morceaux de bois l'un contre l'autre, les étincelles voltigent, elles s'attachent aux pailles légères, la flamme se propage rapidement. Cacambo laisse au vent le soin de faire le reste; il fuit encore à temps cette lumière perfide, et il s'élanche sur la rive du fleuve quand la flamme dévorante commence à éclairer les ombres de la nuit. Il a été entendu par les gardes; mais il ne s'en effraie point, et, confiant sa vie téméraire à ses robustes bras, du hant d'un rocher il se précipite encore dans les sombres flots, et d'un élan il va jusqu'au sable visiter les profondeurs du fleuve. En vain crie-t-on de notre côte, en vain la foule pressée court-elle le long des rives; l'Indien étend ses bras nerveux, il fend en soufflant les vagues écumantes, et, s'arrêtant un moment au moyen de ses mains qu'il agite, il tourne le visage, il contemple dans les eaux tremblantes l'image du furieux incendie, et son courage s'en ranime.

Bientôt le feu se propage, tout le camp en est entouré, et l'armée ne pourrait se garantir du péril, si le général n'ordonnait point qu'on ouvre, au moyen de l'eau, un vaste chemin qui sépare les tentes de l'incendie.

Sans doute l'auteur n'a point tiré de cette circonstance tout le parti qu'on pouvait en obtenir; mais la peinture de l'intrépidité sauvage et de la ruse de Cacambo ne manque point d'originalité. Enfin ce guerrier, vaincu par les Européens, prend la résolution de retourner dans sa patrie, vers la belle Lindoya, à laquelle il doit s'unir. Le père Balda, chef d'un village, a résolu qu'il ne la reverrait jamais, il doit périr en secret par le poison. On le plonge dans un cachot; mais son amante ne veut point qu'il l'attende longtemps sur les sombres bords. Cependant, avant de se livrer au trépas, elle va consulter une Indienne à qui la magie a révélé ses plus grands secrets. Cette espèce de sibylle américaine remplit un vase d'eau limpide, prononce des paroles mystérieuses, et bientôt les événements à venir se peignent aux yeux de Lindoya. Elle voit d'abord Lisbonne renversée; cette ville puissante ne présente plus que des ruines dévorées encore par l'incendie. Le poète continue sa peinture, et sous le voile de l'allégorie, il montre ensuite les jésuites chassés par Pombal; l'Hypocrisie, fille de l'Ambition, les accompagne. Mais bientôt le vase offre un autre spectacle; d'un côté la fidélité portugaise est tachée de sang, de l'autre le fanatisme tient un poignard. Le poète rappelle ainsi l'attentat commis sur la personne du roi.

Enfin, un dernier spectacle s'offre à Lindoya: l'empire des jésuites est renversé, et sa chute venge la mort de Cacambo.

Au quatrième chant le poète nous fait voir l'expédition des Portugais, continuant à s'avancer vers le territoire des missions. Il nous transporte également au milieu du camp des Indiens; on voit les chefs des différentes tribus mêlés aux chefs jésuites. Tantôt apparaît Caitetu, frère de Lindoya, qui conduit une troupe d'adroits archers; tantôt c'est le redoutable Tatou Guassou qui guide ses guerriers recouverts de cuirasses de peau; à côté de ces chefs se montre le fier Patusca, jésuite à l'énorme embonpoint, et dont l'indulgente morale souffre en paix les délices de cette vie. On se prépare à marcher contre l'ennemi; mais, avant de combattre, Caitetu veut revoir sa soeur. Il s'avance dans une antique forêt, et là, près d'une fontaine environnée de fleurs, un corps est étendu; c'est Lindoya l'infortunée a cessé de vivre, elle a cherché la mort en se faisant piquer par un serpent. A cette vue l'Indien frémit, il frappe le monstre d'une flèche acérée; mais c'est en vain, il ne peut rendre la vie à l'amante de Cacambo. La nouvelle de son trépas vole dans le camp indien. Il est décidé que le corps de Lindoya ne recevra point les honneurs de la sépulture, et qu'il sera exposé aux injures des bêtes féroces. L'on prépare un châtiment plus horrible à la magicienne qui l'a engagée à chercher la mort, quand un cri se fait entendre; il signale l'arrivée des Portugais. Tout fuit en désordre, mais le feu a été mis aux principaux édifices, et le général ne trouve plus que des ruines fumantes.

Au cinquième chant les Portugais sont en possession du principal établissement des jésuites. Le poète décrit les peintures qui décorent les édifices; elles rappellent les crimes des jésuites dont l'histoire a consacré le souvenir. On y voit aussi la liberté américaine ployant sous le poids des chaînes, et n'osant point élever ses regards. La description est interrompue, le général a donné l'ordre qu'on pénètre dans l'intérieur des salles; un nouveau spectacle frappe leurs regards: les pères, chargés des meilleures provisions, se préparent à fuir; les soldats les entourent, mais Andrade réprime la licence militaire, et va rendre grâce au ciel de lui avoir donné la victoire.

Cette rapide analyse a pu faire comprendre quelle est la marche de l'*Uruguay*. Ce n'est point sans raison, comme on le voit, que les jésuites détestaient ce poème, car il les tourne en ridicule en même temps qu'il dévoile les projets ambitieux qu'ils essayaient de faire triompher. Il est vivement à regretter que l'auteur n'ait point tracé un tableau plus complet de l'intérieur des missions, et qu'une peinture fidèle ne nous ait pas initié

davantage au grand mystère de cette civilisation spontanée, qui étonna, à juste raison, l'ancien monde, et qui s'éteignit aussi promptement qu'elle s'était développée. Basileo da Gama n'en est pas moins un poète habile et un homme courageux. L'ouvrage a été réimprimé à Rio de Janeiro; c'est une preuve que les jésuites n'y ont pas conservé de puissance, et qu'on ne se soucie point de leur en accorder.

Fonte: *Resumé de l'histoire littéraire du Portugal suivi du Resumé de l'histoire littéraire du Brésil.* Paris: Lecointe et Durey Libraires, 1826, pp. 554-66. Ver: DENIS, Ferdinand. *Resumo da história literária de Portugal seguido do resumo da história literária do Brasil.* Trad., apres. e notas de Regina Zilberman. Rio de Janeiro: Edições Makunaima, 2018.

Literatura brasileira

[trechos]

Refiro-me agora a curto poema que causou grande sensação, tanto no Brasil como em Portugal, o *Uraguai*, de Basílio da Gama. Feito com a intenção de satirizar os jesuítas, falhou inteiramente ao seu desiderato. Os esforços da Companhia para estabelecer na América do Sul condições de vida jurídica entre os selvagens, e o brilhante resultado que os coroou, bem como a última mudança das coisas neste próprio país, de há muito destruíram qualquer calúnia de seus inimigos. No tempo, porém, em que veio a lume o poema, toda a Europa julgou mal os bons padres e só isso justifica terem eles achado necessário publicar uma resposta especial, que apareceu sob o nome de *Refutação apologética ao poema intitulado Uraguai*³. A mim, os ataques do autor, que foi jesuíta, me parecem demasiado fracos, pois entendo que a inabalável dedicação e fidelidade dos índios à Companhia é a melhor apologia de sua ação.

O fato histórico que serve de base ao poema é o seguinte:

Em 1750,⁴ Portugal cedeu à Espanha a Colônia do Sacramento, em troca das Sete Missões do Uruguai. Os guaranis convertidos ao cristianismo, que nelas habitavam e se sentiam muito bem sob o governo patriarcal dos jesuítas, opuseram-se à execução desse tratado, naturalmente contra toda ordem, pois que, nesses assuntos, os povos não são ouvidos. Não se pode provar historicamente a responsabilidade da Companhia. Viram-se, portanto, os portugueses obrigados a tomar posse das Missões à força. Os guaranis defenderam-se bastante tempo; mas, afinal, depois dum ataque combinado de portugueses e espanhóis, foram vencidos e submetidos. Em ambas as metrópoles, o acontecimento provocou grande celeuma e certamente muito contribuiu, mais tarde, para a completa extinção da Companhia.

Basílio da Gama, cujo ódio pessoal aos jesuítas se manifesta em várias partes do poema, distingue-se principalmente pela elegância do estilo.

³ *Resposta apologética ao poema intitulado O Uraguai, composto por Basílio da Gama, e dedicado a Francisco Xavier de Mendonça, irmão de Sebastião José de Carvalho, Conde de Oeiras e Marquês de Pombal.* A obra foi publicada em Lugano, em 1786, sem indicação de autoria. Hoje sabemos que o seu autor foi o jesuíta Lourenço Kaulen.

⁴ Na edição fonte, “1710”. A data correta é 1750, quando pelo Tratado de Madrid, Portugal cede à Espanha a Colônia de Sacramento em troca o território ocupado pelos Sete Povos das Missões.

Sabe também utilizar as peculiaridades do ambiente, essa região singular da América meridional, onde a natureza sabidamente desenrolou planícies infindas, atapetadas de esplêndidas pastagens, entre rios gigantes e serranias cobertas de florestas. Facilmente se fica convencido que ele habitou ali por muito tempo.⁵ Como amostra de sua poesia, escolho a descrição dum incêndio, fato comum naquelas paragens, onde para revigorar a força produtiva da terra, os pastores incendeiam a macega ressequida. [...] Cepé, o chefe dos índios pereceu na batalha. [...] Deitado na sua rede, Cacambo não consegue conciliar o sono. A alma de Cepé lhe aparece e diz:

[Canto III, vv. 48-121]

É pena que Basílio da Gama pouco fale da vida interna das Missões. Seu ódio o impede de fazer justiça a uma teocracia, cujos benéficos efeitos até hoje se sentem. O estado do Paraguai é um dos mais singulares fenômenos da história sul-americana.

Fonte: “Literatura brasileira”. In: SCHLICHTHORST, Carl. *O Rio de Janeiro como é (1824-1826): Uma vez e nunca mais – Contribuição de um diário para a história atual, os costumes e especialmente a situação da tropa estrangeira na capital do Brasil*. Trad. de Emmy Dodt e Gustavo Barroso. Ed. apresentada, anotada e comentada de Gustavo Barroso. Brasília: Senado Federal, 2000. Republicado em *Na aurora da literatura brasileira: Olhares portugueses e estrangeiros sobre o cânone literário nacional em formação (1805-1855)*. Org. de Roberto Acízelo de Souza. Rio de Janeiro: Editora Caetés, 2017, pp. 321-4.

5 Até o momento, não há qualquer evidência de que Basílio da Gama tenha vivido no sul do Brasil.

Gênios Portugueses.

José Basílio da Gama – Poeta

O Brasil, essa terra nova, cujas montanhas são gigantes, cujas florestas são coevas do chão, que as sustenta, e cujos rios não têm dimensão; essa terra recheada de ouro, e diamantes, esse teatro da mais rica, e abundante vegetação; onde a natureza se mostrou tão pródiga nas plantas, nas árvores, nas aves, e nos quadrúpedes, por um assombroso contraste só com a espécie humana parece ter sido mesquinho, e apoucado.

Os Indígenas são quase brutos, e até ao presente têm parecido pouco dispostos para a civilização, a raça Européia tão ativa, e tão engenhosa, ali degenera, submergida no ócio, e em toda a classe de vícios; e os oriundos da Europa parecem tão remissos para o trabalho braçal, e para o exercício do espírito como os próprios Tapuias, e é preciso que a África todos os anos se despovoe, para que seus negros filhos vão cultivar aqueles campos, que oferecem tão abundantes colheitas.

Não só o Brasil, mas a América inteira poderia oferecer a Montesquieu, e a seus sectários poderosos argumentos a favor do seu sistema sobre a influência exclusiva do clima nas faculdades da espécie humana. Depois de tantos anos de Colônia Portuguesa, e agora improvisado em império, que nos apresenta o Brasil? Um quadro selvático salpicado de tênues vestígios de civilização, o luxo, e a barbarez, cidades anãs perdidas entre extensos matos, e areais desertos.

Os brasileiros amam com paixão a dança, o canto, e a poesia; mas entre eles ainda em nenhuma destas artes apareceu um homem de primeira ordem; e contudo o país parece próprio para inspirar a cultura das belas artes, e exaltar-lhe a imaginação, porém o Gênio, que parece que folga em manifestar-se na infância das sociedades, que tal era o estado da Grécia quando produziu Homero, de Israel quando produziu os Profetas, da Dinamarca quando produziu os Escaldes, da Caledônia quando produziu Ossian, ainda não levantou no Brasil o seu facho resplandecente, e brilhante.

Os poucos poetas que até agora têm florescido no Brasil não tem passado da terceira e da segunda ordem, e entre eles, é talvez José Basílio da Gama o que deu mais provas de talento.

Tendo feito os seus estudos nos colégios dos Jesuítas, havia tomado a roupeta de Noviço, quando rompeu a guerra do Uruguai, em que para execução do Tratado de limites, a que os bons padres se opuseram, não só com intrigas na corte, mas com armas, e soldados no campo, foi necessário que marchassem tropas das Colônias Espanholas, e Portuguesas para reduzir, e conquistar as reduções, ou aldeias de índios civilizados, governados, e dirigidos pelos Jesuítas.

Foi então que o Marquês de Pombal, de acordo com as cortes, em que reinavam ramos de família de Bourbon, fulminou com a extinção aquela poderosa sociedade, que literata, política, comerciante, e lavradora, tendo lançado na América os fundamentos de uma Monarquia Sacerdotal, dava ciúme aos Reis, que muitas vezes havia dominado, e a muitos sacrificado ao seu rancor e aos seus interesses.

José Basílio da Gama, tendo despido a roupeta dos Solipsos, dirigiu-se a Roma, onde completou seus estudos, e de lá se dirigiu a Lisboa.

Sendo aqui bem recebido dos doutos, para quem o talento poético era então boa carta de recomendação, foi admitido na Arcádia, como já o havia sido na de Roma. Aproveitando as circunstâncias, publicou o seu poema, *O Uruguai* e menos escrupuloso de *battre sa nourrice* do que Boileau, e Racine, cobriu de ridículo a corporação, que o recebera em seu grêmio, e de louvores, o ministro, que a destruía.

O Marquês de Pombal era tão inexorável com aqueles, que opunham qualquer obstáculo à execução dos seus projetos patrióticos, de reforma, e engrandecimento do reino, como propenso a favorecer o talento, especialmente quando por alguma maneira favoreava as suas ideias. Não contente com haver derrubado o Colosso da Companhia, via com indignação que ainda no coração do vulgo se conservasse um resto de respeito, e saudade por aqueles regulares, que por largos anos havia contemplado como seus mestres, e diretores de sua consciência, e para desarreigar este respeito nada era mais a propósito que o Poema de José Basílio, que não só patenteava seus crimes, mas que os tornava ridículos, personalizando-os na caricatura grotesca do Irmão Patusca. Foi pois o autor daquele Poema empregado em uma das Secretarias de Estado, proporcionando-lhe assim o Ministro uma situação honrosa, e independente, a que se não fosse Poeta, e o soubesse ser a tempo, jamais poderia aspirar.

Versificação fácil, desleixada às vezes, imagens agradáveis, e delicadas, locução pura, e graça formam o caráter distintivo da Poesia de José Basílio da Gama. Muitas e diversas composições lhe saíram da pena, mas tendo

em seus últimos anos caído em uma devoção exagerada, jamais consentiu em imprimi-las, e as que ele não lançou ao fogo, ficaram pelas mãos dos seus amigos, que nunca cuidaram em publicá-las. Igual destino quis ele dar ao seu poema, *O Uruguai* comprando quantos exemplares achou, para os sacrificar em expiação à Companhia, de que fizera parte, e a quem tinha então remorsos de haver ofendido naquela composição. Nada por isso mais raro que um exemplar da primeira edição, mas felizmente foi reimpresso no Brasil, e anda agora nas mãos de todos.

As Poesias impressas de Basílio da Gama são uma bela tradução da Cançoneta de Metastasio, que principia

Grazie agl'inganni tuoi,
Al fin respiro, o Nice.

alguns Sonetos, e outras Poesias ligeiras publicadas em diferentes coleções, e com especialidade em uma, que tem por título *Coleção de poesias inéditas dos melhores autores portugueses*, que saiu da Oficina Régia em 1809.

Um Poemeto intitulado *Quitúbia*, em que louva um príncipe do Congo,⁶ que em qualidade de aliado tinha prestado grandes serviços a Portugal, fazendo guerra junto com as nossas tropas aos pretos dos estados vizinhos e o já mencionado *Uruguai*, o mais importante dos seus escritos.

Outra circunstância distingue José Basílio dos poetas seus compatriotas; ele é o único, que parece não envergonhar-se da sua Pátria, nem deixou corromper-se pela educação europeia, porque a sua Musa é legitimamente americana, e nos apresenta em seus quadros o colorido local. Citaremos alguns exemplos para dar ideia do estilo do poeta, e do seu modo de pintar.

Cacambo, um dos Heróis do Poema, toma a seu cargo o queimar em uma noite o acampamento europeu, e executa esta empresa arriscada por um modo digno de um selvagem americano.

[Canto III, vv. 80-133]

Toda esta pintura é tão viva, como natural, e a singeleza do estilo dá-lhe ainda maior realce. Poucas serão as pessoas, que não tenham ouvido falar

⁶ Nota do editor: na realidade, um capitão do exército português em Angola.

nas largas inundações, que costumam ter lugar na América, obrigando tribos inteiras de índios a passar meses sólidos sobre as árvores. Chateaubriand descreveu este fenómeno com mui animadas cores, porém talvez antes que Chateaubriand nascesse, o nosso Poeta o tinha descrito assim.

[Canto I, vv. 212-233]

Não é menos bela a pintura de uma paisagem Americana, que se encontra no quarto canto.

[Canto IV, vv. 22-54]

Para descrever assim é necessário ter visto os objetos, e tê-los visto com olhos de poeta, acima falamos no ridículo, que ele tinha lançado sobre os Jesuítas, daremos dous exemplos do modo por que ele o fez. No Canto Segundo recebe o general dous embaixadores Indianos, e depois de ouvir suas propostas, e contestar-lhe acrescenta:

[Canto II, vv. 139-151]

Igual mordacidade reina na pintura do irmão Patusca, leigo Jesuíta, o símbolo do vulgo daquela Companhia, que não entrava nos mistérios dos veneráveis da ordem.

[Canto IV, vv. 110-130]

Seria longo se quiséssemos mencionar todas as belezas deste pequeno poema (tem cinco cantos), as descrições dos trajes dos Índios, os combates, e a pintura do templo, a visão em que Tanajura mostra o terremoto, a reedificação de Lisboa, a expulsão dos Jesuítas; com soberbos elogios ao marquês de Pombal, e o lindo episódio da morte de Lindoia, essa Cleópatra Americana, assim como a morte de seu esposo traidoramente envenenado pelo padre Balda, mas a natureza deste escrito não nos permite outras nesses pormenores.

É pois nossa opinião (que conhecemos não ser de grande peso) que José Basílio da Gama é o maior poeta, que até agora tem produzido o Brasil; que o seu *Uruguai*, posto não ser uma obra de primeira ordem,

é um muito estimável Poema Romântico, que por sua originalidade, e pelos variados trechos de ótima poesia, que contém, pode afiançar a imortalidade do nome do seu Autor.

Fonte: *O Ramalhete. Jornal de Instrução e Recreio*, Lisboa, ano 4, n. 154, série 2, 21 jan. 1841, pp. 21-4.

José Basílio da Gama

1^a

Uma das expedições, que nos últimos anos do século XVII dirigiram os Paulistas e Taubateanos nos imensos sertões, que formavam então o interior da capitania de S. Vicente, e que são parte atualmente da província de Minas Gerais, estabeleceu-se nas margens do rio das Mortes, dirigida pelo industrioso João de Cerqueira Afonso; pelo ano de 1718 foi elevado seu arraial, e povoação aos foros e categoria de Vila, com o nome de S. José, precedendo apenas de dois anos à criação da nova capitania de Minas Gerais; esta vila, nada tem de notável, afora de possuir a matriz a mais bela e a mais majestosa de toda a província, no dizer dos cronistas,⁷ e de lhe caber a glória de, dentro dos seus muros, nascer José Basílio da Gama, no ano de 1740.

Quem fora seu pai? De onde procedera? Nem um biógrafo no-lo diz: há quem afirma ser seu pai falecido pouco tempo depois do seu nascimento, e descender ele de pobres sertanejos, companheiros de João de Cerqueira Afonso, grande cópia dos quais eram Portugueses, que procuravam fortuna; assevera-se também que ficara o infeliz infante entregue aos cuidados de sua desgraçada mãe, que nem meios tinha de subsistência para si, quanto mais para criar e educar um filho!

O que parece certo é, que um religioso Franciscano, passando casualmente por aquela vila em viagem, que trazia para o Rio de Janeiro, recebera o infante, e em sua companhia o conduzira; que no Rio de Janeiro fora ele entregue à piedade do brigadeiro José Fernandes Pinto Alpoim, que o fez admitir no grêmio da Companhia de Jesus, à fim de cursar suas aulas, e de se aplicar a estudos literários.

Quatro anos havia, que José Basílio da Gama se conservava no Colégio dos Jesuítas, quando em 1759 chegaram no Rio de Janeiro as ordens do ministro Marquês de Pombal para se executar nos domínios do Brasil o decreto real que desnaturalizava e bania de todo o território da monarquia portuguesa os membros da Companhia de Jesus. Os Jesuítas professores, e aqueles noviços e irmãos, que se não desligaram da

⁷ Manuel Aires de Casal, tomo 2, da *Corografia brasílica*, e monsenhor José Sousa Azevedo Araújo Pizarro, tomo 8, segunda parte de suas *Memórias históricas*.

Companhia, foram lançados por ordem do governo a bordo de navios, e mandados para os portos da Itália. José Basílio da Gama, que não passava ainda do grau de noviço, preferiu abandonar o hábito e continuar seus estudos no seminário episcopal de S. José, criado por provisão do bispo Antônio de Guadalupe, datada de 3 de Fevereiro de 1739. Seus valiosos estudos, seus talentos que já faziam dia, e um comportamento brioso e digno, atraíram-lhe amizades, das quais em toda a sua vida se mostrou lembrado e agradecido; Gomes Freire de Andrade, Conde de Bobadela, governador e capitão general das capitanias do Rio de Janeiro e do Sul do Brasil, estimava-o e auxiliava-o; o bispo D. Antônio do Desterro, que sucedera na mitra a D. Antônio de Guadalupe, manifestava-lhe amizade; o brigadeiro José Fernandes Pinto Alpoim continuava a dar-lhe provas de decidida proteção.

Um fatal acontecimento veio porém perturbar esta vida pacífica, serena e estudiosa; Gomes Freire de Andrade, mortificado com os desastrosos sucessos da Colônia do Sacramento, que fora sitiada e tomada pelos Espanhóis, baixou à sepultura no 1º de Janeiro de 1763: José Basílio da Gama tributava-lhe a maior afeição e sincera amizade; este golpe enlutou-o, e com quanto no governo interino da capitania entrassem dois dos seus outros protetores. José Basílio da Gama implorou deles a graça de o deixarem partir para Lisboa, de lá prosseguir seus estudos, e procurar destino.

Dirigiu-se com efeito para a capital da monarquia Lusitana; apesar das recomendações que a seu respeito mandaram seus protetores do Rio de Janeiro, viveu em miséria e abandono: consideravam-no como Jesuíta, embora houvesse largado o hábito; e era a marcha das coisas, que a celeuma levantada contra esta famosa Companhia, e que causara sua abolição, continuava em ardor da sua marcha, não sendo chegada ainda a época da reação: os ânimos se haviam contra a Companhia predisposto e exaltado a ponto de se arrecearem aqueles, que não abraçavam as ideias do momento, e o abrasado fogo da perseguição, que lavrava, de tomar parte qualquer, mesmo indireta, de opor-se à tendência dos acontecimentos, ou de salvar os indiciados de cumplicidade, ou acusados de simpatia pelos Jesuítas expelidos dos domínios de Portugal.

Era um jovem José Basílio da Gama, mas jovem que já soltara e desdobrara majestosos voos poéticos, quer em elogio a seus protetores do Rio de Janeiro, quer nas exéquias faustosas do Conde de Bobadela, quer sobre assuntos vários da vida; era um jovem cheio de esperanças, cheio

de futuro; como a flor em botão já rescendendo aroma, aquele talento, aquele celeste engenho, murmurava já deliciosas obras, e entreabria as frestas, de onde se poderia divisar porvir de majestoso planeta.

Dizem as crônicas dos Jesuítas, que foram eles que o arrancaram da miséria e abandono que sofria em Lisboa, para o levarem à Roma, aonde tinham ainda forças e influência: verdade é que na capital do mundo católico foi ele empregado em um seminário de instrução pública, abriu relações com pessoas gradas, gozou de fama, e obteve entrar, sob o nome de Termino Sipílio, na Arcádia de Roma, que fora fundada em 1690 por Giovanni Vincenzo Gravina, Mario Crescimbeni e Vincenzo da Filicaia, para aperfeiçoamento do gosto literário e exclusão da poesia bastarda, que o Napolitano Giambattista Marino espalhara na Itália.

Seu espírito não se acomodava no entanto com a monotonia e a uniformidade da vida que passava: tinha visto Roma; admirado seus portentosos monumentos; beijado o pó imortal de tão sagrada e heroica terra; descido às catacumbas, ou antes, ao templo glorioso dos primeiros cristãos, mártires de sua fé; provado da água triste e escura do solitário, e outrora tão celebrizado rio, que banha os pés do Capitólio, e da rocha Tarpeia, que umedece o castelo de Santo Ângelo, e vê de longe sussurrar de um lado o templo de S. Pedro ligado ao palácio do Vaticano, e do outro o Coliseu, os arcos de triunfo, e essa famosa praça, aonde a voz de Cícero, de Crasso e de Cota, ecoavam com toda a força, e todo o entusiasmo dos antigos Romanos; havia assistido às festas suntuosas, que costumava dar o pontífice Veneziano Clemente XIII, que sucedera em 1758, na tiara romana, ao papa Bento XIV; e presenciado enfim a elevação do cardeal Vincenzo Ganganelli ao trono pontifical, no dia 19 de Maio de 1769! Que desejos, que ambição era a sua, encerrado nos trabalhos d'esse seminário, quando a imaginação lhe ardia de produzir coisas, que o imortalizassem, e quando, distante da pátria, e longe de Portugal, não se lhe abria livremente a carreira da glória?

Preferiu abandonar Roma, e para se não tornar suspeito, dirigiu-se a Nápoles, e aí se embarcou para Portugal, onde se demorou pouco tempo, por lhe faltarem os meios de subsistência, regressando imediatamente para o Rio de Janeiro.

Constituíam então o Brasil um governo homogêneo e centralizado, à cuja testa estava o Marquês de Lavradio, com o título de Vice-Rei, sendo o terceiro em número, que de tão grandes honras gozava na cidade do Rio de Janeiro, elevada à capital de todo o Estado Português da América.

Com a proteção que o pontífice antecessor da Clemente XIV dera aos Jesuítas, mais se havia exacerbado o governo do Marquês de Pombal, que os expelira dos domínios portugueses; ordens muito terminantes existiam por toda a parte contra os restos dispersos da ilustre Companhia: José Basílio da Gama, desembarcando no Rio de Janeiro, e não encontrando mais seus antigos protetores, foi denunciado como Jesuíta, preso imediatamente, reembarcado a bordo de um navio de guerra, e remetido para Portugal.

Como a vida, desde a sua infância, lhe correra desgraçada! Quantos trabalhos, quantos incômodos, quantos sofrimentos, o acompanhavam por toda a parte onde se dirigiam seus passos! Como é diversa esta existência humana! Como diferente em cada criatura! Àquele sorri a vida entre jardins de flores, a este o negro fantasma da desgraça, e o atro veneno da miséria, seguem e carcomem desesperadamente!

Chegando preso a Lisboa, viu-se obrigado, para ser solto e livre, a assinar no tribunal da Inconfidência termo de ir, dentro do prazo de seis meses, para Angola, de onde não poderia sair sem ordem do governo.

Era todo poderoso o ministro Marquês de Pombal; D. José I reinava, mas não governava; sua índole e a sua inteligência se haviam acostumado à direção enérgica e ilustrada, que há tanto tempo dava aos negócios públicos o seu secretário de Estado, e o seu amigo. O hábito governa o homem: D. José I de Portugal representava Luís XIII de França e o Marquês de Pombal refletia a imagem do Cardeal de Richelieu: mas que benefícios não deviam os domínios portugueses ao ministro que fizera surgir sobre as ruínas de uma Lisboa velha e decrépita outra Lisboa nova e bela, e que olhava com os olhos iguais para as terras da América, não as diferenciando, pela sua situação, d'aquelas que a monarquia possuía na Europa? Quanto lhe não era obrigado o comércio, de cujos braços arrancara as algemas que o manietavam ao nascente Colosso da Inglaterra?

Corria então o ano de 1773, e havia chegado à Lisboa a notícia, que por bula pontifical de 21 de Julho do mesmo ano, aquiescera enfim o papa Clemente XIV às exigências de Portugal, França e Espanha, e abolira os Jesuítas! O ministro trepidou de alegre, vendo realizados seus esforços.

A José Basílio da Gama luziu a ideia feliz de salvar-se do seu exílio de África; para que o aquinhoara a natureza com doirada imaginação? E que objeto mais inspirador do que o espetáculo do reino, que se levantava à voz do ministro, como as águas do mar Vermelho haviam obedecido

ao mando de Moisés? Compôs poético epitalâmio dirigido à filha do ministro, pelo feliz consórcio que ela celebrara, e no cântico, de envolta com elogios aos dotes da noiva, pintava a grandeza e heroísmo do pai, e só agoirando para a família e para Portugal venturas e delícias, terminava exclamando:

Eu não verei passar teus doces anos,
Alma de amor, e de piedade cheia;
Esperam-me os desertos Africanos,
Áspera, inculta, e monstruosa areia.
Ah! tu fazes cessar os tristes danos,
Que eu já na tempestade escura, e feia
Mal diviso, e me serve de conforto,
A branca mão, que me conduz ao porto.

O Marquês de Pombal leu estes versos, ouviu as vozes do requerente, e desejou vê-lo: tanto de seus talentos se agradou, que lhe perdoou o exílio, e lhe deu em Lisboa o lugar de oficial supranumerário da secretaria de Estado dos Negócios do Reino, e por vezes, durante o seu emprego, lhe fez a honra de o chamar para trabalhos do seu gabinete.⁸

Volveu pacífica sua existência, garantida pelos ordenados do seu emprego: ele agradeceu a seu novo protetor, dedicando-lhe grande parte de suas poéticas composições; entre os trabalhos que lhe tocavam, e as inspirações, que lhe oferecia a sua dourada musa, dividiu seu tempo: escreveu algumas tragédias, que se não imprimiram; um poema intitulado *Quitúbia*, em louvor de um chefe Africano, que em auxílio dos Portugueses fizera atos de valentia contra os Holandeses, quando estes povos invadiram os domínios coloniais de Portugal na África; um cântico aos Campos Elísios, em que o poeta elogia em doces e faceiros versos a união da família dos Condes da Redinha com a família do Marquês de Pombal: foi debaixo da influência e amizade deste ministro, a quem tanto devia José Basílio da Gama, que ele começou e terminou o seu poema d'*Uraguai*.

Em 1777 morreu D. José I, e sua filha e sucessora D. Maria I demitiu dos seus empregos ao Marquês de Pombal, que se retirou à solidão de sua quinta, para que o deixassem viver; chamou à sua real confiança

⁸ “Tenho nomeado, em virtude da faculdade, que El-Rei meu senhor me concede, para um lugar de oficial da secretaria de estado do reino a José Basílio da Gama. Nossa Senhora da Ajuda, em 25 de junho de 1774. – Marquês de Pombal.” Registrada no livro XII dos Avisos a f. 49.

os inimigos do pretérito governo, e nova, muito diferente direção deu à administração pública. José Basílio da Gama não abandonou o seu culto; como guardara indelével lembrança dos seus primeiros protetores Gomes Freire de Andrade, e José Fernandes Pinto Alpoim, conservou ilesa e pura a memória do Marquês de Pombal; ousou mesmo afrontar a reação que começava, escrevendo versos em seu elogio, no momento, em que crime era atribuir benefícios ao homem respeitável, e ao consumado estadista, que dera em Portugal gigantesco impulso às artes, às ciências, e às letras; e que abrisse novos desenvolvimentos ao comércio, e riqueza pública, protegendo e animando a agricultura e a indústria.

Foi preciso abandonar seu emprego, e como Jacó, recomeçar a escada dos seus trabalhos: então ao seu poema d'*Uraguai*, que, alguns anos haviam, se publicara, apareceram respostas ditas dos Jesuítas, que apelidavam o poeta de ingrato e traidor; quando para desvanecer semelhantes epítetos bastava o seu brioso comportamento em relação ao ilustre desterrado, que nome dera, e nome imortal, ao reinado de D. José I: bastava sentir palpitar dentro no peito de José Basílio da Gama o agradecido coração, que, no meio dos transes arriscados, e em perigosas crises, jamais deixou de tributar respeito e saudade a seus benfeitores: que importava que censurasse o comportamento dos Jesuítas do Paraguai, quando ele tratava da direção, que a companhia dava à missão, que naquele ponto estabelecera e fundara? Não podia ele estimar particularmente aqueles padres, que o abrigaram no Rio de Janeiro, e de quem aprendera os primeiros rudimentos literários; mesmo aqueles que em Roma o protegeram; e entretanto reprovar alguns atos da Companhia, e as suas modernas tendências ao exclusivo domínio, tendências, que iam de encontro ao fim e intenções benéficas e religiosas do seu fundador, e dos seus primeiros diretores?

José Basílio da Gama, alvo de intrigas e de ódios, julgou prudente retirar-se para o Rio de Janeiro, e residir nesta cidade.

Luís de Vasconcelos e Sousa era então o Vice-Rei do Estado do Brasil; D. José Joaquim Justiniano Mascarenhas Castello Branco era o bispo do Rio de Janeiro,⁹ convém dizer que ambos acolheram com distinção a José Basílio da Gama, que sob tão valiosa proteção de alguma tranquilidade

⁹ Nasceu o bispo Castello Branco no Rio de Janeiro em 1731; faleceu em 1805, depois de 32 anos do exercício do bispado; era sobrinho do vigário Ignacio Manuel da Costa Mascarenhas, de quem falamos em uma nota à vida de frei Francisco de São Carlos: foi doutor em cânones, varão de grande erudição e talentos; antes de ser bispo do Rio de Janeiro, era-o de Tipasa, e tinha imensa nomeada: prestou numerosos serviços à Igreja e ao povo fluminense, e é um dos brasileiros ilustres que se honra o Brasil de haver produzido.

gozou ainda: ligou-se José Basílio da Gama em estreita amizade com Manuel Ignacio da Silva Alvarenga, lente de retórica no Rio de Janeiro, e muito estimado do Vice-Rei, poeta ilustre como ele, e como ele literato consciencioso, e instruído – ambos nascidos na capitania de Minas Gerais, em vilas colocadas na distância de duas léguas uma da outra –, levados de igual entusiasmo, e de puríssimas intenções, instituíram ambos uma academia literária no Rio de Janeiro, modelada segundo as formas da Arcádia Romana, e contendo no seu seio as pessoas mais ilustres e engenhosas.¹⁰

A Luís de Vasconcelos e Sousa substituiu em 1790 o suspeito vice-rei Conde de Resende: a tempestade não tinha serenado para José Basílio da Gama; não estava ainda deliberado nos arcanos indecifráveis da Providência, que seus trabalhos tivessem termo.

Seu viver foi contínuo combate contra a adversidade; desde o nascimento o marcou o destino: que importa, que em um ou outro ano, em um ou outro período, estivesse o oceano em bonança, as ondas dormindo, e os ventos encadeados? Loucura fora fiar-se nesse falaz descanso, em que calma a superfície, já borbulhavam as entranhas, para novamente romper a desgraça e prosseguir sua carreira!

Há vidas bem tormentosas! A de José Basílio da Gama mereceria ocupar lugar na obra afamada de D'Israeli¹¹ ou na crônica de Valeriano Bolzano¹², as quais ambas tratam dos literatos e poetas ilustres, desgraçados na sua existência terrestre: é uma série de infelicidades, interrompida apenas, uma ou outra vez, como que para dar algum repouso ao corpo, e consentir-lhe reganhar forças, com que possa resistir aos novos sucessos, que lhe estão ainda preparados.

O Conde de Resende temeu que a academia literária se não metamorfoseasse em associação política; da capitania de Minas tinham chegado os indiciados do crime de rebelião, que ali se tentara, para o fim de emancipar-se a colônia do jugo metropolitano: entre estes acusados figuravam engenhos, como Cláudio Manuel da Costa, Tomás Antônio Gonzaga, Ignacio José de Alvarenga Peixoto e Domingos Vidal Barbosa: os poetas causavam sustos ao Conde de Resende; parecia-lhe que esses abrasados espíritos se não acomodavam ao viver e sentir sossegados

¹⁰ A história desta Academia acha-se no tomo 2, em “Vida de Manuel Ignacio da Silva Alvarenga”.

¹¹ D'ISRAELI, Isaac. *The Calamities and quarrels of authors*. London: 1834.

¹² BOLZANO, Valeriano. *De litteratorum infelicitate*. Roma, 1782.

das exigências sociais; lavrou ordem, dissolvendo a academia literária; e como notou bastante descontentamento em alguns, que eram sócios dela, determinou que se prendessem aqueles que ousavam censurar seu ato, entre os quais se contava o Dr. Manuel Ignacio da Silva Alvarenga.

José Basílio da Gama entendeu que não devia conservar-se por mais tempo no Rio de Janeiro; perigos o rodeavam por toda a parte; e aonde iria a triste e peregrina ovelha que não incomodasse com seus balidos e presença? Aonde descansaria os últimos dias de vida, que não tivesse mais trabalhos e mais incômodos? Foragido de um lado para outro, não lhe era permitido repousar a cabeça até que a morte o viesse buscar para a eternidade! Bem poderia rogar que sobre a campa de sua sepultura se não inscrevesse mais que a simples palavra – *miserrimus!* – porque exprimia em curto espaço toda a história de sua existência: na bela Sé de Worcester encontra-se um túmulo solitário, com este simples epitáfio: “Talvez esse, que ali dorme, não fosse tão infeliz, como o autor do *Uraguai!*”.

Pensou que Lisboa o poderia ainda acolher na velhice, e para Lisboa dirigiu-se novamente.

Que destino foi então o seu, é cousa inteiramente ignorada. Aonde, e quando trocou a vida de dores, trabalhos e sofrimentos pela da eternidade, e da paz celeste, também nos não chegou ao conhecimento. O que nos parece é que sua morte teve lugar no ano de 1795, porque nos *Almanaques da Academia das Ciências de Lisboa*, do ano de 1796 em diante, não aparece mais mencionado seu nome, entre os dos seus membros vivos.

2.

José Basílio da Gama é autor de muitas e diversas poesias, de cânticos primorosos, de doces e ternos sonetos, e de epístolas engenhosas; compôs versos alexandrinos longos e compridos; versos heroicos nobres e alegres, melancólicos, e risonhos; versos octossílabos correntes, e faceiros; e o que quase parece incrível, primou em todos os gêneros!

O que porém estabeleceu sua reputação, e firmou sua glória, foi o poema intitulado *Uraguai*, dividido em cinco cantos, escrito em versos heroicos livres, e que, desde que foi publicado, atraiu ao seu autor encômios de todos os literatos; e com razão: este poema, ou antes este romance em verso denota o mais completo engenho, o mais elevado estro, e a mais pura inspiração de verdadeira poesia: e quando um poeta

escreve obra de tamanho valor, para que ocuparmo-nos com as suas outras poesias?

Portugal e Espanha, ou pela maviosidade e riqueza das línguas, ou pelo clima feliz, que as bafeja, de alguns séculos a esta parte tem produzido grande número de poemas em verso, sobre aventuras particulares, fatos ou acontecimentos públicos, ou nacionais, vidas de homens ilustres e célebres; não são poemas épicos da grandeza da *Jerusalém libertada*, da *Eneida*, da *Ilíada*, da *Odisseia* ou dos *Lusíadas*; não pertencem ao mundo imaginário e fantástico que o Oriente transmitiu a Ariosto, a Luiz Pulci, a Matheus Boiardo, ou a Christoph Wieland: o poema épico é cosmopolita, e são raros, e especialmente organizados os engenhos, que os produzem; o poema fantástico é oriental de origem, costumes, e vestes orientais: o gênero porém dos poemas, de que tratamos, se bem que as fórmulas exteriores sejam épicas, são todavia diferentes de uns e de outros, já na matéria intrínseca, e já nos seus elementos constitutivos; as línguas Portuguesa e Castelhana possuem deles os mais belos e completos: alguns poetas de outras nações inauditos esforços tem empregado para aclimatar nos seus lares pátrios este gênero que admite toda a escala da poesia, desde o sublime, e elevado patético, até a doce e agradável pintura dos prazeres domésticos, ou das delicias campestres; gênero que tange o ataúde do bardo, a harpa do trovador, a lira do profeta, e a gaita faceira do pastor.

Há sido porém planta exótica; nem os viveiros e quentes estufas têm podido fazê-lo medrar na fria Escócia, na nebulosa Alemanha, na alegre França, ou na carrancuda Inglaterra; nem os subidos talentos de Walter Scott, e o gênio enciclopédico de Voltaire, obtiveram dar, não perfeita, não cópia rival, mas aproximada pintura, que ao menos se assemelhasse às vistas da óptica.

Entretanto é de confessar que muitos destes poemas-romances Portugueses e Espanhóis, ao passo que trazem o caráter nacional perfeitamente selado, contêm belezas da primeira ordem.

O *Araucana*, de Alonso de Ercilla, *Las Navas de Tolosa*, de Cristóbal de Mesa, *La Numantina*, de Francisco Mosquera, a *Invenção da Cruz*, de López de Zárate, o *Leão de Espanha*, de Pedro da Vizella, a *Sagontina*, de Lourenço de Zamora e a *Matéa* de Hipólito Sanz, que valor não tem nas letras, e na poesia? O *Cerco de Diu*, e o *Naufrágio de Sepúlveda*, de Jerónimo Corte-Real, a *Elegíada*, de Luís Pereira, a *Zargueida*, de Medina e Vasconcellos, a *Ulisseia ou Lisboa edificada*, de Gabriel Pereira de Castro,

o *Afonso Africano*, de Mouzinho de Quevedo, a *Malaca Conquistada*, de Sá de Meneses, o *Condestabre de Portugal*, de Rodrigues Lobo, o *Caramuru*, de Santa Rita Durão, o *Camões*, de Almeida Garrett, e o *Uraguai*, de José Basílio da Gama, quantas belezas da primeira ordem não encerram?

É o poema de José Basílio da Gama a história das guerras sanguinolentas, que os Portugueses comandados pelo general Gomes Freire de Andrade sustentaram, em 1756, contra os povos indígenas do Paraguai; os padres da Companhia de Jesus não desejavam que os gentios catequisados com seus trabalhos e fadigas, instruídos e moralizados com suas lições e conselhos; possuindo vastos campos, férteis terrenos, belos climas, e rios majestosos; defendidos pela imensidade de terras despovoadas, que os dividiam dos estabelecimentos europeus, se sujeitassem ao tratado de 13 de Janeiro de 1750 estipulado entre as coroas portuguesa e espanhola.

Os padres da Companhia animaram os gentios à resistência, e desta resistência resultou luta porfiada e sanguinosa, que nenhum resultado trouxe, e nem sequer fez conseguir a execução do tratado estipulado.

José Basílio da Gama aproveita perfeitamente para o seu poema todos estes graves acontecimentos; enriquecendo-o de pinturas delicadas, e de interessantes episódios, entretém a curiosidade do leitor, e torna-o uma das modernas composições, em que mais avulta e brilha o espírito nacional Americano, e mais sobressaem as eloquentes descrições deste mundo, ainda tão ignorado, e que a fortuna de Pedro Álvares Cabral lhe mostrou em caminho, para levar seu nome à imortalidade!

O poema começa por cinco versos admiráveis; cinco versos, que dão logo a entender o engenhoso, e nobre entusiasmo do ator, cinco versos, que são como o pórtico do edifício, cuja perspectiva encanta, e pressagia superiores belezas.

Fumam ainda nas desertas praias
Lagos de sangue tépidos, e impuros,
Em que ondeiam cadáveres despídos,
Pasto de corvos. Dura inda nos vales
O rouco som da irada artilharia.

O primeiro canto reconta as causas da guerra, que se prepara contra os gentios das Missões, que se não querem sujeitar ao tratado de 1750, pelo qual a Espanha cedeu a Portugal algumas povoações do Paraguai e do

Uruguai em troca da Colônia do Sacramento; descreve a revista das tropas portuguesas, seu bélico ardor, e seu heroico entusiasmo; pinta o caráter cavalheiresco do general português, Gomes Freire de Andrade, a quem paga José Basílio da Gama tributo de amizade e gratidão, tributo, que uma alma pura e agradecida soe dedicar, e que um coração bem formado sabe apreciar perfeitamente: um por um nomeia os chefes inferiores, história os feitos de sua vida, comemora suas ações de glória; entre eles figuram honrosamente aqueles amigos a quem o poeta devia obrigações, e de quem recebera nos seus primeiros anos no Rio de Janeiro provas de amizade, e proteção; poesia abundante, frases sonoras, delicado gosto, pleno conhecimento de todos os acontecimentos, revestem este primeiro canto de todo o brilho, e de toda a beleza: que quadros bem assombreados, e povoados desenha José Basílio da Gama! Que descrições quer de guerreiros, quer de sítios, tão pitorescas, tão bem-acabadas?

Aquele velho vigoroso, e forte,
Que de branco, e amarelo, e de ouro ornado,
Vêm os seus artilheiros conduzindo?
Vês o grande Alpoim.¹³ Este o primeiro
Ensinou entre nós, por que caminho
Se eleva aos Céus a curva, e grave bomba
Prenhe de fogo; e com que força do alto
Abate os tetos da cidade, e lança
Do roto seio envolta em fumo a morte.
Seguiam juntos o paterno exemplo,
Dignos do grande Pai, ambos os filhos.
Justos Céus! E é forçoso, ilustre Vasco,¹⁴
Que te preparem as soberbas ondas,
Longe de mim, a morte, e a sepultura?
Ninfas do mar, que vistes, se é que vistes,
O rosto esmorecido, e os frios braços,
Sobre os olhos soltai as verdes tranças.
Triste objeto de mágoa, e de saudade,
Como em meu coração, vive em meus versos!
[...]

¹³ O brigadeiro José Fernandes Pinto Alpoim, um dos primeiros protetores de José Basílio da Gama.

¹⁴ Vasco Fernandes Pinto Alpoim, filho do brigadeiro Alpoim, amigo de José Basílio da Gama, da sua mesma idade, e que morreu em um naufrágio.

Porém o Rio, e a forma do terreno
Nos faz não vista, e nunca usada guerra.
Sai furioso do seu seio, e toda
Vai alagando com o desmedido
Peso das águas a planície imensa.
[...]
Tece o emaranhadíssimo arvoredos
Verdes, irregulares, e torcidas
Ruas e praças de uma e de outra banda,
Cruzadas de canoas. Tais podemos
Co'a mistura das luzes, e das sombras
Ver por meio de um vidro transplantados
Ao seio de Adria os nobres edifícios,
E os jardins, que produz outro elemento,
E batidas do remo, e navegáveis
As ruas da marítima Veneza.

O exército português reúne-se sob o comando de Gomes Freire de Andrade, e marcha nessas desertas, e sombrias, e virgens matas; os gentios enviam dois dentre si, astutos chefes, a negociar com os Europeus: Cacambo, um deles, dirige admirável fala ao general.

Ó General famoso,
Tu tens à vista quanta gente bebe
Do soberbo Uruguai a esquerda margem.
Bem que os nossos Avós fossem despojo
Da perfídia da Europa, e daqui mesmo
C'os não vingados ossos dos parentes
Se vejam branquejar de longe os vales,
Eu desarmado, e só, buscar-te venho.
Tanto espero de ti. E enquanto as armas
Dão lugar à razão, Senhor, vejamos
Se se pode salvar a vida, e o sangue
De tantos desgraçados. Muito tempo
Pode inda tardar-nos o recurso
Com o largo Oceano de permeio,
Em que os suspiros dos vexados povos
Perdem o alento. O dilatar-se a entrega

Está nas nossas mãos, até que um dia
Informados os Reis nos restituam
A doce antiga paz. Se o Rei da Espanha
Ao teu Rei quer dar terras com mão larga,
Que lhe dê Buenos Aires, e Correntes,
E outras, que tem por estes vastos climas;
Porém não pode dar-lhe os nossos povos.
E inda no caso que pudesse dá-los,
Eu não sei se o teu Rei sabe o que troca;
Porém tenho receio que não o saiba.
Eu já vi a Colônia Portuguesa
Na tenra idade dos primeiros anos,
Quando o meu velho pai c'os nossos arcos.
Às sitiadoras Tropas Castelhanas
Deu socorro, e mediu convosco as armas.
E quererão deixar os Portugueses
A Praça que avassala, e que domina
O Gigante das águas, e com ela
Toda a navegação do largo rio,
Que parece que pôs a natureza
Para servir-nos de limite, e raia?
Será; mas não o creio. E depois disto,
As campinas, que vês, e a nossa terra,
Sem o nosso suor, e os nossos braços,
De que servem ao teu Rei? Aqui não temos
Nem altas minas, nem os caudalosos
Rios de areias de ouro. Esta riqueza
Que cobre os templos dos benditos Padres,
Fruto da sua indústria, e do comércio
Da folha, e peles, é riqueza sua.
Com o arbítrio dos corpos, e das almas
O Céu lha deu em sorte. A nós somente
Nos toca arar, e cultivar a terra,
Sem outra paga mais que o repartido
Por mãos escassas mísero sustento.
Pobres choupanas, e algodões tecidos,
E o arco, e as setas, e as vistosas penas
São as nossas fantásticas riquezas.

O general admirado da nobreza desta linguagem, do orgulho cavalheiresco de tão digno guerreiro, não pôde conter sua emoção; procura em balde chamá-lo a si, e sente não conseguir levar a razão a coração tão magnânimo, à alma tão elevada: nenhuma conciliação podendo efetuar-se, volvem aos seus lares os ardilosos chefes, carregando ricos presentes, com que os mimoseou o general português, presentes que lhes ganharam a estima, mas lhes não quebraram os brios altanados. O combate é inevitável; pela primeira vez o som do tambor europeu ecoou por aqueles montes e vales; pela primeira vez as bandeiras portuguesas desenrolaram-se aos folgedos dos ventos, que sussurravam pelas margens do Uruguai: os dois exércitos avistam-se, o sinal do combate ressoa por toda a parte; e que riquíssima pintura faz o poeta dos gentios?

Saem das grutas pelo chão cavadas,
Em que até li de indústria se escondiam,
Nuvens de Índios, e a vista duvidava
Se do terreno os bárbaros nasciam.
Qual já no tempo antigo, o errante Cadmo
Dizem que vira da fecunda terra
Brotar a cruelíssima seara.
Erguem todos um bárbaro alarido,
E sobre os nossos cada qual encurva
Mil vezes, e mil vezes solta o arco
Um chuva de setas despedindo.

O quadro do combate é desenhado em fortes e indeléveis traços: a vitória declara-se pelos Portugueses; mas o coração acompanha o gentil Baldetta, caracolando sobre seu pintado e afogueado cavalo; mas os olhos não deixam as façanhas do valente Tatú Guaçú, metido em uma pele de enorme jacaré, e povoando o campo de vítimas europeias, que não escapam à destreza de seu braço; mas as lágrimas não saltam aos olhos, senão pelo infeliz e valoroso Cepé, quando depois de luta heroica, e tormentosa, exala o último suspiro da vida no meio de sangue, e de cadáveres.

Após esse segundo canto vem o terceiro, que é tudo o que há de mais regular e de mais perfeito, no gênero descritivo; analisá-lo é roubar-lhe belezas; historiá-lo é arrancar-lhe o sentimento e a vida: o exército Europeu carregado de troféus da vitória, continua sua marcha:

até que um dia
Fizeram alto, e se acamparam, onde
Incultas várzeas, por espaço imenso,
Enfadonhas, e estéreis acompanham
Ambas as margens de um profundo rio.
Todas estas vastíssimas campinas
Cobrem palustres, e tecidas canas,
E leves juncos do calor tostados
Pronta matéria de voraz incêndio.
O Índio habitador de quando em quando
Com estranha cultura entrega ao fogo
Muitas léguas de campo: o incêndio dura,
Enquanto dura, e o favorece o vento.
Da erva, que renasce, se apascenta
O imenso gado, que dos montes desce;
E renovando incêndios desta sorte
A Arte emenda a Natureza, e podem
Ter sempre nédio o gado, e o campo verde.
Mas agora sabendo por espias
As nossas marchas, conservavam sempre
Secas as torradíssimas campinas,
Nem consentiam, por fazer-nos guerra,
Que a chama benfeitora, e a cinza fria
Fertilizasse o árido terreno.
O cavalo até li forte, e brioso,
E costumado a não ter mais sustento,
Naqueles climas, do que a verde relva
Da mimosa campina, desfalece.
Nem mais, se o seu senhor o afaga, encurva
Os pés, e cava o chão co'as mãos, e o vale
Rinchando atroa, e açouta o ar co'as clinas
Era alta noite, e arrancando, e triste
Negava o Céu envolto em pobre manto
A luz ao Mundo, e murmurar-se ouvia
Ao longe o rio, e menear-se o vento.

Passa-se a uma cena, que não acha superiores nas mais belas composições modernas; nem Alexandre Manzoni, nem Fenimore Cooper, nem Adam Mickiewicz, nem Walter Scott, nem Jerónimo Corte-Real, nem Mouzinho de Quevedo, nem Alonso Ercilla, nem Jorge Trissino, imaginaram em seus sonhos quadro mais admirável: é longo citar-se, mas quem pôde pintar ao vivo a mágica cena que desenha Basílio da Gama, e que tanto caracteriza o herói dela, o índio Cacambo?

Acorda o Índio valeroso, e salta
Longe da curva rede, e sem demora,
O arco, e as setas arrebatada, e fere
O chão com o pé: quer sobre o largo rio
Ir peito a peito a contrastar co'a morte.
Tem diante dos olhos a figura
Do caro amigo, e inda lhe escuta as vozes.
Pendura a um verde tronco as várias penas,
E o arco, e as setas, e a sonora aljava;
E onde mais manso, e mais quieto o rio
Se estende, e espraia sobre a ruiva areia,
Pensativo. e turbado entra; com água
Já por cima do peito as mãos e os olhos
Levanta ao Céu, que ele não via, e às ondas
O corpo entrega. Já sabia em tanto
A nova empresa na limosa gruta
O pátrio Rio, e dando um jeito à urna,
Fez que as águas corressem mais serenas;
E o Índio afortunado a praia oposta
Tocou sem ser sentido. Aqui se aparta
Da margem guarnecida, e mansamente
Pelo silencio vai da noite escura
Buscando a parte donde vinha o vento,
Lá, como é uso do país, roçando
Dois lenhos entre si, desperta a chama,
Que já se ateia nas ligeiras palhas
E velozmente se propaga. Ao vento
Deixa Cacambo o resto, e foge a tempo
Da perigosa luz; porém na margem
Do rio, quando a chama abrasadora

Começa a alumiar a noite escura,
Já sentido dos Guardas não se assusta,
E temerária, e venturosamente,
Fiando a vida aos animosos braços,
De um alto precipício às negras ondas
Outra vez se lançou, e foi de um salto
Ao fundo rio a visitar a areia.
Debalde gritam, e debalde às margens
Corre a gente apressada. Ele entretanto
Sacode as pernas, e os nervosos braços;
Rompe as escumas assoprando, e a um tempo
Suspendido nas mãos, voltando o rosto,
Via nas águas tremulas a imagem
Do arrebatado incêndio, e se alegrava.
Não de outra sorte o cauteloso Ulisses
Vaidoso da ruína, que causara,
Viu abrasar de Tróia os altos muros,
E a perjura Cidade, envolta em fumo,
Encostar-se no chão, e pouco a pouco
Desmaiar sobre as cinzas.

Cacambo orgulhoso corre aos braços da sua bela Lindoia, a receber o prêmio do seu feito audacioso: em vez de amores encontra a prisão, e a morte!

O exército Europeu aproxima-se à principal taba dos Índios, e no quarto canto outro episódio há, que, como o de Inês de Castro, dos *Lusíadas*, como o de Lianor, do *Naufração de Sepúlveda*, como o de Francisca de Rimini, da *Divina Comedia*, como o de Olindo e Sofrônia, da *Jerusalém Libertada*, viverá em quanto houver gosto literário; desapareça embora a língua portuguesa; perca este episódio o seu mais belo aroma, transplantando-se para qualquer outro idioma; traduzido ainda, o patético, que encerra, as sentimentais pinturas, que o adornam, a poesia, que o cobre, o farão eternamente admirar!

Um frio susto corre pelas veias
De Caitutú, que deixa os seus no campo;
E a irmã por entre as sombras do arvoredado
Busca co'a vista, e teme de encontrá-la.

Entram enfim na mais remota, e interna
Parte de antigo bosque, escuro, e negro,
Onde ao pé de uma lapa cavernosa
Cobre uma rouca fonte, que murmura,
Curva latada de jasmims, e rosas.
Este lugar delicioso, e triste,
Cansada de viver, tinha escolhido,
Para morrer, a mísera Lindoia.
Lá reclinada, como que dormia,
Na branda relva, e nas mimosas flores;
Tinha a face na mão, e a mão no tronco
De um fúnebre cipreste, que espalhava
Melancólica sombra. Mais de perto
Descobrem que se enrola no seu corpo
Verde serpente, e lhe passeia, e cinge
Pescoço, e braços, e lhe lambe o seio.
Fogem de a ver assim sobressaltados,
E param cheios de temor ao longe;
E nem se atrevem a chamá-la, e temem
Que desperte assustada, e irrite o monstro,
E fuja, e apresse no fugir a morte.
Porém o destro Caitutú, que treme
Do perigo da irmã, sem mais demora
Dobrou as pontas do arco, e quis três vezes
Soltar o tiro, e vacilou três vezes
Entre a ira, e o temor. Enfim sacode
O arco, e faz voar a aguda seta,
Que toca o peito de Lindoia, e fere
A serpente na testa, e a boca, e os dentes
Deixou cravados no vizinho tronco.
Açouta o campo co'a ligeira cauda,
O irado monstro, é em tortuosos giros
Se enrosca no cipreste, e verte envolto
Em negro sangue o lívido veneno.
Leva nos braços a infeliz Lindoia
O desgraçado irmão, que ao despertá-la
Conhece, com que dor! no frio rosto
Os sinais do veneno, e vê ferido

Pelo dente sutil o brando peito.
Os olhos, em que Amor reinava, um dia,
Cheios de morte; e muda aquela língua,
Que ao surdo vento, e aos ecos tantas vezes
Contou a larga história de seus males.
Nos olhos Caitutú não sofre o pranto,
E rompe em profundíssimos suspiros,
Lendo na testa da fronteira gruta
De sua mão já trêmula gravado
O alheio crime, e a voluntária morte.
[...]
*Inda conserva o pálido semblante
Um não sei quê de magoado, e triste,
Que os corações mais duros enternece.
Tanto era bela no seu rosto a morte!*

O quinto e último canto apresenta as pinturas dos usos e costumes dos gentios, a descrição do governo dos Jesuítas, dentro da sua capital; e a entrada nela das tropas Europeias entoando cânticos de triunfo.

Esta rápida e imperfeita análise basta todavia para de modo ligeiro, e em breve esboço, patentear as inapreciáveis belezas, de que abunda este admirável poema, que merece ser considerado um dos monumentos de glória literária, que possui a língua portuguesa, e uma das composições mais nacionais, que tem o Brasil; antes que Fenimore Cooper espantasse a Europa com a história dos gentios americanos, já José Basílio da Gama descrevera admiráveis e verdadeiras cenas dessas nações livres e errantes, que oferecem à poesia inspirações as mais ternas, as mais melancólicas, as mais sublimes, e as mais próprias de um Americano.

Parece que José Basílio da Gama previa que a posteridade faria justiça a seu engenho, e que seu poema seria lido e admirado no futuro; como acreditar que ele ignorava seu próprio valor, quando os últimos versos do *Uruguai* o denunciam?

Serás lido, Uruguai! Cubra os meus olhos
Embora um dia a escura noite eterna.
Tu vive, e goza a luz serena, e pura.
Vai aos bosques da Arcádia; e não receies
Chegar desconhecido àquela areia.

Ali, de fresco, entre as sombrias murtas
Urna triste a Mirêo não todo encerra.
Leva de estranho Céu, sobre ela espalha,
Co'a peregrina mão, bárbaras flores.
E busca o sucessor, que te encaminhe
Ao teu lugar, que há muito que te espera!

Fonte: “José Basílio da Gama”. In: *Plutarco Brasileiro*, v. 1. Rio de Janeiro: Laemmert, 1847, pp. 137-66.

Literatura pátria

3

[trechos]

Não vemos razão para que o autor do *Plutarco brasileiro* [João Manuel Pereira da Silva] classifique o *Uruguai* como romance em verso.

A ação é uma: a guerra das missões, que teve por fim a expulsão dos jesuítas e a submissão dos índios que se haviam desvairado com as palavras doces dos missionários. Tem grandeza: é uma luta travada entre soldados aguerridos de duas nações, capitaneados por um herói, e esse enxame de bárbaros que se levantam como que da terra, no dizer do poeta; luta renhida em que se barateavam de parte a parte os horrores da peleja, e em que, como os vultos destemidos de Faramundo e de Clodion, apareciam, tintos de sangue e de poeira os guerreiros indianos a medirem-se com os mais esforçados dos batalhadores de Gomes Freire. A ação interessa pela influência imediata que tem sobre as coisas do Brasil, pelo bem desenvolvido do assunto e pela pintura dos caracteres: Gomes Freire, o herói sempre compassivo e generoso, como diz a história; Cepé, valente e destemido ao último ponto, orgulhoso da sua liberdade, impetuoso quase como os jaguares que o acalentavam com o seu rugir, ou a ventania que lhe embalava a rede dependurada à meia-noite nos ramos quebrados do mato virgem; Cacambo, de raça nobre, chefe de tribo, esforçado e perdido de amores como o Tancredo da *Jerusalém*; Balda e Patusca, os padres, com as suas ambições e cinismo, e, como a Andrômaca que se destacava das cenas de guerras e de sangue, a figura cândida e bela da senhoril Lindoia, vagando pelo ermo, contando aos ecos as suas dores, e indo a morrer na gruta, ao pé da fonte, debaixo das flores do bosque, com esse gênero de morte que escolheu a mais bela e a mais voluptuosa das mulheres antigas. O maravilhoso do poema é todo tirado das crenças populares: é a feiticeira Tanajura, que mostra a Lindoia num vaso de água límpida a destruição de Lisboa, sua reedificação, o atentado de 3 de setembro e a expulsão dos jesuítas como que para vingar a morte do amante indígena. Descrições belas sempre, tais como a do combate do segundo canto, a conferência dos heróis índios com o general, a visão de Cacambo, o incêndio do campo cristão e do arraial índio: tudo acompanhado de fluidez e beleza de estilo inimitáveis,

de imaginação fértil e rica, de figuras novas, de uma poesia completa. Que falta pois ao *Uruguai* para um poema épico? Não desnaturalizemos as nossas grandezas por um rigor de crítica.

[...]

Mas a prescindirmos mesmo das exigências clássicas, há para o *Uruguai* outro título de glória mais elevado. Todas as composições poéticas têm mais ou menos algumas páginas que se decoram de tão belas que são, e que formam a herança mais cara que nos deixa o gênio. Propriedade do povo, passam de geração a geração, pelas famílias, pelos indivíduos, como uma lembrança querida da terra pátria, ou como um eco saudoso que nos tem acalentado desde a infância. Esse não é como a brisa da meia-noite que suspira pelos pinheirais e passa; nunca morre. Identifica-se com a língua, como a gramática do dia; e, embora suma-se a nação na noite esquecida e trevosa dos tempos, aí fica ele para ser repetido ainda como um episódio do passado. Desse gênero, dessas páginas íntimas são: a morte de Príamo em Virgílio, a de Clorinda no Tasso, a Alcina de Ariosto, a Inês de Castro de Camões e a Lindoia de José Basílio.

Para fazer com que Lindoia despose seu filho, Balda, o padre, apodera-se da liberdade e da vida de Cacambo. Prepara-se a festa das núpcias. Só falta Lindoia. Correm a procurá-la: acham-na com o rosto pálido, esmorecido, dormida à sombra dos jardins e das rosas. Pelo seu colo de virgem passeia uma serpente que o estreita. Caitutu, o irmão da triste, trêmulo e receoso de feri-la, não sabe se há de disparar a seta; enfim, anima-se, solta a flecha e crava no tronco os dentes do monstro. Era tarde. Lindoia dormia, mas no sono da morte. Enamorada como a Alice de Eugênio Sue, apaixonada como Atala e Virgínia, em nada achou consolo, nem nas palavras da feiticeira, nem na solidão do ermo. Entranhou-se pelo bosque e, lá onde a natureza havia como que formado um berço ou um túmulo, à sombra melancólica de um cipreste, depois de muitas vezes escrever pelos troncos o suspirado nome de Cacambo, cansada de viver, reclinou-se com a face na mão e adormeceu no seu sono de neve.

Há nesse episódio, todo repassado de uma doce melancolia, um aroma de saudade que entristece ao último ponto. Nesse gênero não conhecemos nada superior. A Inês de Castro de Camões não encanta mais do que a indiana tão poética de José Basílio. Os quatro versos com que remata o episódio são mais do que suficientes para fazer a reputação de um poeta:

Inda conserva o pálido semblante
um não sei quê de magoado e triste
que os corações mais duros enternece.
Tanto era bela no seu rosto a morte!

Sim, poeta, o *Uraguai* há de ser lido! Do seu sudário mil inspirações hão de formar ainda a verdadeira poesia brasileira. Acordaste no sertão com a tua lira engrinaldada de festões de trepadeiras e cantaste o teu hino de gênio com o fogo do profeta que predisse a regeneração cristã. Já temos a aurora branqueada com o mais brilhante dos raios e o dia nos há de vir majestoso e sublime porque o céu está límpido e sereno.

Fonte: “Literatura Pátria” (1852-1853). In: *O Acaiaba*, jornal científico e literário, São Paulo, n. 4, ago. 1852. Republicado em *Historiografia da literatura brasileira: Textos fundadores (1825-1888)*, v. 1. Org. de Roberto Acízelo de Souza. Rio de Janeiro: Caetés, 2014, pp. 400-2.

De la poesía del Brasil

III

Ya hemos dicho que los primeros poetas brasileños, ligados por los preceptos y las tradiciones de la escuela, no pudieron ni supieron ser sino meros imitadores, y que donde brilló al cabo la verdadera originalidad de la poesía brasílica fue en la epopeya, a la cual, como lo demuestran Camões, Sá y Meneses, Muzinho-Quevedo y otros mil, el genio de los portugueses era más inclinado y dispuesto que a ningún otro género de poesía.

Pero como la epopeya en los tiempos modernos no puede ser ya religiosa, esto es, no puede ya dar una forma bella a las fábulas y representaciones de la Divinidad, porque la Divinidad, o por medio de la revelación o por medio de la ciencia, tiene determinada su forma de ser en la mente humana, la epopeya viene casi a aniquilarse y a reducirse a un cuento en verso, o a una leyenda más o menos maravillosa, pero sin autoridad alguna, aunque a veces, por lo grande y estupendo del suceso que refiere, o por la acabada y gentil manera de referirle, inspira un interés mayor y se eleva a poema nacional.

*

Algo de la mitología americana puede, sin duda, servir de máquina a los modernos poemas escritos sobre cosas de América; pero, como el poeta no puede prestar fe a esta mitología, su uso debe circunscribirse harto prosaicamente. Los sucesos mismos del descubrimiento y la conquista, conocidos por la Historia hasta en sus más nimios pormenores, no se ajustan bien a la ficción épica, ni llegan a tomar sus gigantescas proporciones. Si Homero hubiese vivido en tiempo de Tucídides, Homero no hubiera escrito la *Iliada*. La guerra de Troya le hubiera parecido una mal dispuesta expedición de pobres y desalmados piratas; y a pesar de los esfuerzos de su imaginación soberana, nunca hubiera formado más alta idea de aquella empresa. No es esto decir que Colón, Cortés, Pizarro y Balboa no valgan, cada uno de por sí, más que Aquiles, Ulyses y Ajax todos juntos; sino que el conocimiento exacto que tenemos de sus personas, índole y condición, los imposibilita para ser héroes de un poema, aunque en la Historia sean heroicos y extraordinarios personajes. Y, por otra parte, las tradiciones poéticas del Nuevo

Mundo son más a propósito, en este siglo investigador y sin creencias, para fundar sobre ellas sistemas, ya juiciosos, ya disparatados, sobre las emigraciones y primitiva historia de aquellos pueblos, que para componer poemas, dando más vida a dichas tradiciones. Sobre una de ellas escribió Southey un poema titulado *Madoc*, que no pasa de ser una ingeniosa leyenda: y aún se podrían componer otros poemas por el estilo fingiendo que, por casualidad, y antes de la venida de Colón, llega a América algún héroe de Europa o de Asia, y que es recibido y considerado como un dios por los indígenas salvajes, a los cuales enseña la agricultura y otras artes útiles, les da leyes y los reduce a un gobierno ordenado y político, Pero al hacer un poema con este o con semejante argumento, lejos de poetizar la tradición, lo que haremos será explicarla prosaica y racionalmente, y arrojaremos de su templo peruano a Manco-Capac y al *dios del aire* de su *Teocali* de Cholula, para convertirlos en príncipes del Japón o de la China, en judíos extraviados, o en náufragos infelices de nuestra Europa. La idea de que Santo Tomás estuvo en América predicando el Evangelio; la de que los americanos indígenas descenden de los egipcios o de los hebreos; y la más inaudita aún de que el verdadero Misrain, de donde salió Moisés para la Tierra prometida, fué América, tienen algo de entretenido y curioso, y quizá mucho de extravagante; pero no es posible creer que en el día haya nadie dotado de la suficiente buena fe para tomarlas con seriedad por asunto de un poema, y lo que más se puede esperar es que sirvan para escribir alguna leyenda o romance.

*

Esta última clase de composición tan peculiar y propia de los portugueses y españoles es, a mi ver, la más adaptable, así para cantar las primitivas tradiciones de los pueblos americanos como la sorpresa y asombro de ellos y de los hombres de Europa al encontrarse; las guerras que a esto se siguieron, y las impresiones primeras de los europeos al pisar aquella tierra virgen, hermosa, incógnita y apartada. Por desgracia, nos falta a la gente española un duque de Rivas americano, que escriba estos romances históricos; y un poeta alemán, Enrique Heine, ha tenido que darnos en su *Huitzilopotchli* una hermosa muestra de lo que en este género se puede hacer. En cuanto a los portugueses y modernos brasileños, ya sabemos que escogieron la forma épica para cantar las hazañas y casos americanos, que, contados así, más que poemas parecen crónicas o

novelas rimadas, sin negar por eso que encierren mucha poesía, como ahora vamos a ver, aunque más bien está la poesía en la belleza de las descripciones y en la novedad de los objetos que se describen, que no en los caracteres que se trazan, ni en los sucesos que se cuentan.

El primer poema brasileño, así por haber sido el primero que se publicó, como por ser el más correcto y limado, es *El Uruguay*, de Basilio de Gama.¹⁵ Y, sin embargo, el hecho histórico que da asunto a este poema, que más bien parece un libelo contra los jesuitas, no tiene grande interés. En 1710¹⁶ Portugal cedió a España la colonia del Sacramento, en cambio de las siete misiones del Uruguay, que debían ser incorporadas al Brasil. Los jesuitas y los indios, que estaban contentísimos bajo el dominio de aquellos, no quisieron obedecer esta determinación, y de aquí se originó una guerra en la cual, después de una obstinada resistencia, los indios fueron vencidos y sometidos. Los jesuitas, en este poema, son maltratados y calumniados terriblemente. Los capitanes portugueses y españoles que los vencen nos inspiran poquísimos interés; y todas las simpatías del lector son para los pobres indios, que, si bien, según el poeta, defienden una malísima causa, engañados y alucinados por los padres, la defienden no obstante, con una heroicidad maravillosa.

Cacambo es el héroe principal del poema. Su amigo, el valeroso Cepé, muere en una batalla a manos del gobernador de Montevideo. El ejército hispano-portugués adelanta, venciendo mil dificultades, y ya el río Uruguay es la última que les falta salvar. El ejército de los indios está acampado en la orilla opuesta. Es alta noche y todos duermen. De repente, Cepé se aparece en sueños a Cacambo, a la manera, si bien con diferente fin, que Héctor se aparece a Eneas, y le pide venganza, aconsejándole que incendie el campamento de los portugueses. Aquí comienza el más bello, episodio del poema y no podemos menos de transcribir algunos versos.

[Canto III, vv. 78-151]

Esta hazaña homérica, contada por un estilo tan natural y tan alto, no produce gran resultado, gracias a la prontitud y destreza con que supo el

¹⁵ Si el lector desea enterarse de la vida de este poeta y de sus demás escritos, puede consultar las historias literarias del Brasil ya citadas, y el libro titulado *Épicos brasileiros*, en el cual el señor don Francisco Adolfo Varnhagen ha publicado los dos poemas brasileños más notables del siglo pasado, el *Uruguay* y el *Caramurú*, y los ha ilustrado con notas críticas e históricas. La edición de los *Épicos brasileiros* está hecha en Lisboa en 1845.

¹⁶ Nota do editor: A data correta é 1750, quando pelo Tratado de Madrid, Portugal cede à Espanha a Colônia de Sacramento em troca do território ocupado pelos Sete Povos das Missões.

general portugués atajar el incendio. Entre tanto, Cacambo, engreído con el triunfo que cree haber alcanzado, se dirige a su aldea para contar su hazaña al jesuita Balda, su protector. Este le envenena desapiadadamente y deja viuda a la hermosísima. Lindoya, con el intento, sin duda, de casarla con su ahijado Baldetta, personaje ridículo, Tersites de esta *Iliada*, y, según malas lenguas, más cercano pariente del padre que lo que públicamente se decía. Pero Lindoya, desesperada con la muerte de su esposo, no halla consuelo en el mundo y aborrece la vida. Llena de estos tristes sentimientos va a consultar sobre lo porvenir la maga Tanajura, la cual le muestra por encanto, en el cristal de las aguas encerradas en un vaso, el terremoto de Lisboa de 1755, la reedificación por el marqués de Pombal de la parte arruinada de aquella ciudad, y por último, la destrucción y ruina de la impía República de los jesuitas, con lo cual (esto es, con lo último, que es lo único que viene a cuento) quedará vengada la muerte de Cacambo. Mas no por eso Lindoya se consuela.

Balda persiste, no obstante, en casarla con Baldetta, Lindoya es de sangre real y tiene cierta autoridad y poder entre los indios, que es menester que alcance Baldetta casándose con ella. Todo está ya preparado para las bodas en la aldea de Balda.

[Canto IV, vv. 60-92]

y ahora ya la viene mandando Baldetta. En fin, todos están ya reunidos en la gran plaza, y sólo falta Lindoya para que se dé principio a la fiesta. Todos extrañan su tardanza y muchos empiezan a recelar algún mal, cuando saben, por boca de la hechicera Tanajura, que Lindoya acaba de internarse en lo más intrincado del bosque que circunda el jardín. Lleno entonces Caitutú de tristísimos presentimientos, va en busca de su hermana.

[Canto IV, vv. 144-197]¹⁷

Muerta ya Lindoya por su propia voluntad, es imposible enterrarla en sagrado. La consternación y el dolor se apoderan de los indios; y en este estado los sorprende el general portugués, y con facilidad los vence y los somete.

¹⁷ El autor si bien es a veces original y nuevo, no deja de imitar muy a menudo a los poetas latinos y italianos que había estudiado, y sabía apreciar en su valor: lo cual contribuyó poderosamente a formar su estilo elegante y primoroso. En este pasaje que acabamos de citar, hay varias imitaciones felices: entre otras las de los últimos versos, que nos traen a la memoria los que Petrarca escribió pintando la muerte de madama Laura.

El quinto y último canto del poema nos describe, pintadas en las bóvedas del templo principal de las misiones, las maldades todas de la Compañía de Jesús. Dejo de hablar de ellas porque bastante se ha hablado ya y se ha escrito en estos últimos tiempos y acaso no habrá persona alguna que no haya leído, por lo menos *El juicio Errante*, de Eugenio Sué. En cambio, aquellas historias divinas y por tan divino estilo escritas, que de San Ignacio y San Francisco Xavier compusieron Rivadeneira y Lucena, están en el polvo y nadie las levanta para mirarlas. Sabido es que los incrédulos vergonzantes, que no se atreven a atacar directamente la religión católica, se desahogan insultando a los jesuitas: y esto por tan diferente manera, que ya los echan de unos países como liberales y demagogos, ya de otros como serviles y absolutistas. Lo que es, yo tengo para mí que estos jesuitas han de ser gente razonable y justa, e ilustrada, aunque algo ambiciosa, cuando tan perseguidos se ven por el vulgo. Basilio de Gama, ingrato con ellos, porque les debía su educación, su posición y todo lo que era, ya sabemos cómo los trata: y Basilio de Gama, aunque no era vulgo, sigue en esto las opiniones del vulgo. Por lo demás, este poeta es, si no grande, muy estimable, y digno de la inmortalidad que él mismo con la conciencia cierta de su mérito, se vaticina al acabar su obra.

[Canto V, vv. 140-142]

Versos que son el *non omnis moriar* de Horacio, más modestamente repetido.

Fonte: *Revista española de ambos mundos*. Tomo III, n. 19. Madrid: Establecimiento Tipografico de Mellado, maio 1855, pp. 618-33.
Ver: VALERA, Juan. *A poesia no Brasil*. Ed. bilíngue. Trad. e estudo introdutório de María de la Concepción Piñero Valverde. Madrid: La Factoría de Ediciones; Brasília: Consejería de Educación y Ciencia de la Embajada de España, 1966.

O passado, o presente e o futuro da literatura

I

A literatura e a política, estas duas faces bem distintas da sociedade civilizada, cingiram como uma dupla púrpura de glória e de martírio os vultos luminosos da nossa história de ontem. A política elevando as cabeças eminentes da literatura, e a poesia santificando com suas inspirações atrevidas as vítimas das agitações revolucionárias, é a manifestação eloquente de uma raça heroica que lutava contra a indiferença da época, sob o peso das medidas despóticas de um governo absoluto e bárbaro. O ostracismo e o cadafalso não os intimidavam, a eles, verdadeiros apóstolos do pensamento e da liberdade; a eles, novos Cristos da regeneração de um povo, cuja missão era a união do desinteresse, do patriotismo e das virtudes humanitárias.

Era uma empresa difícil a que eles tinham então em vista. A sociedade contemporânea era bem mesquinha para bradar – avante! – àqueles missionários da inteligência e sustentá-los nas suas mais santas aspirações. Parece que o terror de uma época colonial inoculava nas fibras íntimas do povo o desânimo e a indiferença.

A poesia de então tinha um caráter essencialmente europeu. Gonzaga, um dos mais líricos poetas da língua portuguesa, pintava cenas da Arcádia, na frase de Garrett, em vez de dar uma cor local às suas liras, em vez de dar-lhes um cunho puramente nacional. Daqui uma grande perda: a literatura escravizava-se, em vez de criar um estilo seu, de modo a poder mais tarde influir no equilíbrio literário da América.

Todos os mais eram assim: as aberrações eram raras. Era evidente que a influência poderosa da literatura portuguesa sobre a nossa, só podia ser prejudicada e sacudida por uma revolução intelectual.

Para contrabalançar, porém, esse fato cujos resultados podiam ser funestos, como uma valiosa exceção apareceu o *Uraguai* de Basílio da Gama. Sem trilhar a senda seguida pelos outros, Gama escreveu um poema, se não puramente nacional, ao menos nada europeu. Não era nacional, porque era indígena, e a poesia indígena, bárbara, a poesia do *boré* e do *tupã*, não é a poesia nacional. O que temos nós com essa raça, com esses primitivos habitantes do país, se os seus costumes não são a face característica da nossa sociedade?

Basílio da Gama era entretanto um verdadeiro talento, inspirado pelas ardências vaporosas do céu tropical. A sua poesia suave, natural, tocante por vezes, elevada, mas elevada sem ser bombástica, agrada e impressiona o espírito. Foi pena que em vez de escrever um poema de tão acanhadas proporções, não empregasse o seu talento em um trabalho de mais larga esfera. Os grandes poemas são tão raros entre nós!

Fonte: *A Marmota*, Rio de Janeiro, 9 e 23 abr. 1858. Republicado em *Obra Completa de Machado de Assis*. Rio de Janeiro: Nova Aguilar, v. 3, 1962, pp. 785-6.

Notice of the Uruguay

The work by which José Basilio da Gama will live is his *Uruguay*. The subject of the poem is the Campaign which the Viceroy and General Gomes Freire de Andrade, afterward Count of Bobadela, conducted in 1756 against the Indians of Paraguay who were led... by the Jesuits¹⁸. On January 16, 1750 the crowns of Spain and Portugal had signed in the best of faith the “Treaty of Limits”, a convention granting the Nova Colônia de Sacramento to his Most Catholic Majesty [Ferdinand VI of Spain] and in lieu of it to His Most Faithful Majesty [João V of Portugal] the Seven Reductions or Missions on the left (eastern) banks of the River Uruguay. The 30 000 Guarani or Tupi Indians were to be transported to the country south of the Ibicui River. The catechumens refused to be bound by these stipulations. They fought with extraordinary energy and their plans betrayed the inspiration or great powers of imitation of civilized men. Of course the Jesuits denied having opposed the Portuguese (whom they hated on account of the Paulista Bandeiras),¹⁹ but it was known that the cession of their establishments had injured their interests and they often protested against the measure to the Royal Audiences of Charcas and Lima and to the Governor of Buenos Aires for transmission to the Spanish Government. But their influence was gone.

It is possible that in his choice of a subject José Basílio was swayed by his aversion to the disciples of Loyola and by his desire to please Pombal. It is not less true however that he has succeeded in finding a patriotic theme and has discovered in his native land the materials of a national Epopée. He sings it is true the gross triumphs of Portuguese and Spanish arms, but he also artistically bases the principal interest upon the unhappy Red Man by his sketches of customs and character, by touching episodes and by noble descriptions. Evidently not against his will he betrays sympathy for the “noble savage”, the victim of priestly seduction.²⁰ And by the novelty of time and place he awoke an interest

¹⁸ The author would show that the Jesuits had established a despotic theocracy – the most abominable of tyrannies – in the New World. Startled by reports of a sprawling civilization springing up in the prairies and forests, Europe stood for a time with open mouth and José Basílio had the courage to rend the veil of Lies. [Burton]

¹⁹ See Burton’s Preface.

²⁰ His action has the merit of extreme simplicity – it is natural as the conduct of his savages. [Burton]

in Brazil and contributed to establish the national character which lost no time in forming itself. This proves the originality of his genius: he despised the pen worn subjects of remote antiquity, the Trojan clique, the

*Race d'Agamemnon qui ni finit jamais,*²¹

the exhausted subjects of Portuguese discovery and the romantic tales made their own by Ariosto and Tasso.

Pereira da Silva²² says rightly of this epic poem that the author has left us a modern work in which the national and New World Spirit shines with the purest luster and in which the Virgin Continent is painted with the most lyrical descriptions. Almeida-Garrett declares of him that he was “more national than any of his Brazilian contemporaries” and that “the Brazilians especially owe to him the choicest crown of their poetry which in him is truly national and legitimately American”. High praise from the likes of this refined and critical genius.²³

And truly the style of José Basílio merits all commendation. His verse is at once original, harmonious and suggestive. In this as in his other poems he shows himself master of a musical style. His poetry is simple, never filling with the diffuseness of the ottava rima. He has boldly preferred blank hendecasyllables (*versos livres ou soltos*) when the national taste yearned for Camoens's stanzas and for Alexandrines. The trial was severe, but we must pronounce it a complete success.

In the cast of the poem the poet has unwound the originality of his genius. The beaten path of the dominant school had laid down the rule of 10, 12 or 24 cantos with the inevitable accompaniment of mythology and allegory. He has preferred the order of nature, and the freshness of the prairie and the forest. By describing events which unfolded themselves under his eyes, a sun familiar to him from his infancy and scenes amidst whose beauties he was reared he secured for himself, as Longfellow has to a certain extent in *Hiawatha*, that nameless charm of portraiture which men of the pencil call drawing from life.²⁴ His mode of connecting the episodes seems to have been borrowed from the Spanish “Romanceros” but the liveliness of his genius made the loan his own.

²¹ Burton does not identify this line.

²² *Os Varões Ilustres*, p. 377. [Burton]

²³ Burton's quotation is from Almeida Garrett, *Bosquejo da Poesia Portuguesa*, p. 31.

²⁴ In a marginal note Burton writes: “And José Basílio has at least as much local colour as Fenimore Cooper”.

The Brazilian and the Anglo-American date from about the same age and it is amusing to compare the early poetry of the Latin with that of the Saxon. The colonies had got over the days when Thomas Welde of Roxbury and Richard Mather of Dorchester²⁵ thus recorded the Songs of Sion –

The rivers on of Babilon
There when we did sit downe,
Yea, even then we mourned when
We remembered Sion.

And when Michael Wigglesworth²⁶ could thus describe the “Day of Doom” –

They rush from beds with giddy heads,
And to their windows run.

But even in the 18th century the “Conquest of Canaan” by Timothy Dwight²⁷ and the stilted rugged “Columbiad” of the estimable Joel Barlow²⁸ prove how far superior in a similar state of civilization was the Muse of Brazil to her of the Anglo-Saxon settlements. That wrote poetry, this the *poem of prose*.²⁹

“Tu Marcellus eris” is perhaps the prize of the *Aeneid*, and Ignez de Castro is the chef d’oeuvre of Camoens³⁰. Here José Basílio gives us the beautiful description, and not an episode of the tragical fate of the two lovers Cacambo and Lindoia. All this part of the poem is notably treated. Nothing can be better than the scene where Cacambo – terrible name howver! – roused by the Manes of his slaughtered friend Sepé rises at

²⁵ Thomas Welde of Roxbury (1595-1660/1661) was associate minister of the church in Roxbury. Along with his associate minister John Eliot (1596-1669) and Richard Mather (1596-1669), minister of Dorchester, he played an important role in bringing out the first edition of *The Bay Psalm Book* (1640). The verses cited by Burton are from the beginning of *Psalm* 137. Reprinted in the facsimile edition of *The Bay Psalm Book* (Chicago: University of Chicago Press, 1956), n.p.

²⁶ Colonial American poet who lived 1631-1705.

²⁷ Timothy Dwight (1752-1817). Grandson of Jonathan Edwards, and president of Yale University (1795-1817).

²⁸ 1754-1812.

²⁹ This paragraph, with slight variations, was used by Burton in “Translations”, *The Athenaeum*, n° 2313 (24 February 1872), p. 242.

³⁰ The first allusion is to the *Aeneid*, VI. 883, part of a series of predictions about the younger Marcellus. The Camonian reference is to *Os Lusíadas*, III. 118-135. Burton would publish a pamphlet for private circulation entitled *Episode of Dona Inês de Castro* (London: Harrison and Son, 1879).

midnight, swims the broad stream and sets fire to the rushes with the object of crushing the enemy's camp. The audacious project fails; the brave flies to his native place where cast into prison and separated from his betrothed by the barbarous Balda, Chief of the Missions, he dies broken-hearted. The Jesuit would fain marry the hapless Lindoia to a wretched fellow, a putative son, when she in despair at her loss and taught by the Indian Sybil poisons herself Cleopatra-like by irritating a snake. The passage where she is found in sleep like death by her brother Caitutu is of all beauty, a poetic gem told in words that are [illegible word] nectar.

Critics are not favorably inclined to the fifth and last Canto and Wolf³¹ thinks that the author would have done better to have exposed the political organization of the Hispanias and to have delivered his judgment upon the subject. But the description of the tableaux found in the principal establishment of the Jesuits leads to the artful enumeration of their deeds or rather their *crimes*³² and thus it is essentially useful to the end inculcated by the poem.

The Uruguay ends with these noble, simple and prophetic words:

Uruguay! Men shall read thee, o'er my bones
 Though some day brood th'eternal night obscure,
 Live thou and 'joy the light serene and clear.
 Go to th'Arcadian groves nor fear to be
 A strange arrival on an unknown shore.
 There mid the dark green myrtles freshly reared
 Not all Mireu the sad urn shall hold.
 Raise from the stranger sky, and on it shed
 With pilgrim hand the wreath of barbarous flowers
 And the successor seek to guide thy steps
 Unto that place which long thy coming waits.³³

In conclusion the only editions of *The Uruguay* with which I am

³¹ Ferdinand Wolf, author of *Le Brésil littéraire*. See Bibliography.

³² Underlined in the manuscript.

³³ Burton's rendering of these lines is slightly different in the final version of the poem. In a marginal note he states: "For my part I have attempted to fulfil the prophecy and I hail with pleasure the opportunity of introducing this remarkable work to my country-men". For another slight variation, see *The Highlands of the Brazil* 1:148-144.

acquainted are the *Épicos brasileiros* publicados pelo Sr. Varnhagen, Lisboa, 1845; this is illustrated with notes cultural and historical. The most recent is that published in Rio de Janeiro by Paula Brito, 1856.³⁴

The translations are to come. Brazilian literature is a field which still awaits the foreign labourer. The name of Alencar³⁵ for instance is hardly to be found even in the text books and the anthologies – yet not the less it deserves to be known throughout Europe.

Santos, April 23, 1867.

Fonte: *The Uruguay (A Historical Romance of South America)*, José Basílio da Gama. Translated by Sir Richard F. Burton. Edited, with introduction, notes and bibliography, by Frederick C. H. Garcia and Edward F. Stanton. Berkeley: University of California Press, 1982, pp. 109-112 e 139-140.

³⁴ This version was actually published in 1855.

³⁵ José de Alencar (1829-1877), novelist and exponent of Indianism. Burton translated one of his novels.

Poesia brasileira nas Minas Gerais do século XVII

2

A natureza, num dos seus habituais caprichos, produziu em “São José dos Jacubeiros”³⁶ nada mais, nada menos que a figura de José Basílio da Gama, ex-noviço jesuíta, protegido de Pombal, membro da Arcádia Mineira, autor do celebrado poema épico, ou melhor, romance metrificado, *O Uruguai*, e glória de sua terra natal. Como era de esperar-se, porém, naquelas circunstâncias, sua terra natal jamais registrou o dia de seu nascimento, que se supõe ter sido por volta de 1740;³⁷ o nome de seus pais só há pouco se descobriu, e onde existem sete igrejas não há sequer uma lápide em homenagem ao maior dos poetas brasileiros.

Seu *Exegi monumentum*³⁸ concluirá este capítulo:

Serás lido, Uruguai. Cubra os meus olhos
Embora um dia a escura noite eterna.
Tu vive e goza a luz serena e pura.
Vai aos bosques de Arcádia – e não receies
Chegar desconhecido àquela areia.
Ali de fresco entre as sombrias murtas,
Urna triste a Mireo não todo encerra.
Leva de estranho céu, sobre ela espalha
Co’a peregrina mão bárbaras flores.
E busca o sucessor, que te encaminhe
Ao teu lugar, que há muito que te espera.

Fonte: “Poesia brasileira nas Minas Gerais do século XVIII”. In: *Explorations of the higlands of the Brasil: with a full account of the gold anda Diamond mines; also canoeing down 1500 miles of the great river*

³⁶ O autor explica que *jacubeiros* era um termo depreciativo, equivalente a *caipira* e *matuto*; usavam-no os moradores de São João del-Rei, antes sucessivamente chamada Arraial Velho de Santo Antônio e Vila de São José do Rio das Mortes, atual Tiradentes, terra natal de Basílio da Gama.

³⁷ A data correta é 1741.

³⁸ Fragmento de um verso de Horácio, “Exegi monumentum aere perennius” (Odes, III, 30, 1), que se traduz por “Executei um monumento mais duradouro que o bronze”. A expressão assinala o orgulho do poeta por ter elaborado os livros de suas odes e tornou-se clássica para designar obras literárias destinadas a se eternizarem.

São Francisco, from Sabará to the sea, v. I. London: Tinsley Brothers, 1869. Republicado em *Na aurora da literatura brasileira: Olhares portugueses e estrangeiros sobre o cânone literário*. Org. de Roberto Acízelo de Souza. Rio de Janeiro: Caetés, 2017.

Correspondência com Araújo Porto-Alegre

Rio de Janeiro, 30 de julho de 1875.

Excelentíssimo e Prezado Amigo Senhor Barão de Santo Ângelo³⁹.

Vossa Excelência é tão bom que me anima a recorrer à sua competência para um trabalho literário. Trato de colher elementos relativos ao José Basílio da Gama,⁴⁰ a fim de escrever uma larga biografia deste nosso maviosíssimo poeta. Quererá *Vossa Excelência* auxiliar-me, ou ministrando-me apontamentos daquilo que tiver a respeito dele, e ainda não seja conhecido, ou indicando-me as pessoas a quem poderei recorrer, dando-me, em tal caso, as recomendações necessárias? Creio que aí mesmo em Lisboa há talvez onde colher alguma coisa.

O José Basílio esteve em Roma, como *Vossa Excelência* sabe. O nosso ilustre poeta, amigo e companheiro de *Vossa Excelência*, que é agora ministro naquela cidade,⁴¹ não poderia, a pedido de *Vossa Excelência*, favorecer-me com alguma pesquisa?

Peço-lhe desculpa do incômodo; mas em tais casos recorre-se aos competentes e aos amigos, e *Vossa Excelência* é ambas as coisas, como eu sou e continuarei a ser sempre

De *Vossa Excelência*

Admirador, amigo e Criado muito obrigado

Machado de Assis.

Fonte: *Correspondência de Machado de Assis: Tomo II, 1870-1889*. Coord. e orientação de Sergio Paulo Rouanet. Sel., org. e comentários de Irene Moutinho e Silvia Eleutério. Rio de Janeiro: Academia Brasileira de Letras, 2009, p. 99. Fac-símile do manuscrito original – Fundação Casa de Rui Barbosa, RJ.

³⁹ Título concedido em 1874. (IM)

⁴⁰ Depois de ter elogiado Basílio da Gama no ensaio “Notícia atual da literatura brasileira – Instinto de Nacionalidade” na revista *O Novo Mundo* (24/03/1873), Machado de Assis se encantara com o poeta mineiro, planejando uma alentada biografia sobre ele que, embora brasileiro, viveu grande parte da vida em Portugal. Como Araújo Porto-Alegre há muito residia em Lisboa, solicitou-lhe o auxílio. (SE).

⁴¹ João Alves Loureiro (1812-1883), 1.º barão de Javari, nomeado ministro plenipotenciário em Roma, no ano de 1875. (IM)

Poetas da colônia brasileira

O sr. professor T. Braga, à página 441 do seu *Manual de literatura*, escreve acerca de uma “Arcádia Ultramarina”. É cousa que nunca existiu. O insigne literato brasileiro Joaquim Norberto de Sousa Silva, na *História da conjuração mineira*, página 63, denomina *ideal* a suposta Arcádia, depois de investigar zelosamente se existiu alguma associação de poetas com semelhante título. O sr. Pereira da Silva, no seu estimável livro *Varões ilustres do Brasil*, não menciona a *Arcádia*. O sr. cônego Fernandes Pinheiro está decidido a crê-la imaginária. Efetivamente houve, cerca de 1780, uma sociedade fundada por José Basílio da Gama e Manuel Inácio da Silva Alvarenga, no Rio de Janeiro, denominada *Academia literária*, em que sobressai o poeta de grande nome Fr. José de Santa Rita Durão. Pouco tempo durou, tornando-se politicamente suspeita ao vice-rei, Conde de Resende, esta assembleia de homens distintos, uns nascidos na colônia, outros oriundos dela⁴². Pertenceram a esta academia os chamados poetas mineiros, pela sua procedência de Minas. Eram Tomás Antônio Gonzaga, Inácio José de Alvarenga Peixoto, Cláudio Manuel da Costa, Domingos Vidal de Barbosa Lage, o qual, posto que nascido no Rio de Janeiro, vivia no rio das Mortes e conjurou com os poetas de Minas na tentativa da emancipação brasileira em 1789, acaudilhada pelo alferes José Joaquim da Silva Xavier, por alcunha o Tiradentes.

José Basílio da Gama, educado e protegido pelos jesuítas, que o levaram consigo para Roma e lhe aplanavam o acesso à fortuna, saudoso de Portugal, regressou a Lisboa, onde a governo o suspeitara criatura de Jesuítas, e lhe intimou desterro para África. Dentro de seis meses, prazo concedido para se preparar, dedicou a D. Maria Amália, filha do Marquês de Pombal, os *Campos Elísios*, um canto nupcial de formosíssimas lisonjas para os condes da Redinha. O marquês leu o poema, quis ver o autor, afeiçoou-se-lhe e despachou-o oficial de secretaria dos negócios do reino. José Basílio da Gama, três anos depois, demitido o marquês (1777), teve a coragem rara de confessar-se agradecido ao desterrado em Pombal. Começaram então a sacudi-lo as vagas do infortúnio,

⁴² Na colônia brasileira houve precedentes *Academias* assim denominadas: *Brasílica dos esquecidos* (1724-1795) *dos Felizes*, (1733-?) *dos Seletos* (1752) *dos Renascidos* na Bahia (1759-1760). São notáveis os poetas que anteriormente floresceram, Gregório de Matos (1633-1695) e Manuel Botelho de Oliveira (1686-1711).

baldeando-o entre Portugal e o Brasil, até que veio acabar em Lisboa por 1795, pobre e desamparado, aos 55 anos de idade.

O *Uraguai* é o timbre de José Basílio da Gama, e o primeiro poema épico em que floream as graças originais das musas brasileiras, para nos expressarmos consoantes à época atual. As cenas resplendem a grandeza local – as refregas ingentes do pulso armado contra o instinto da liberdade. É o gentio que defende o torrão onde o sol lhe aqueceu o berço contra o europeu que lhe infesta e ensanguenta a sepultura de seus pais. À majestade sentimental do assunto corresponde a poesia que tem murmúrios de certa suavidade que prenuncia os doces cantares de Gonçalves Dias, Casimiro de Abreu e Álvares de Azevedo; tem catadupas estridentes de versos onomatopaicos em que se agradece à arte o esforço, que parece afluír naturalmente da inspiração. A liberdade, a sagrada comoção da independência, sente-se arfar nas apóstrofes do Cacambo, o herói do poema. Havia ali naqueles cantos mais embriões de revolta que nas inquietações materiais dos desgostosos do governo colonial. O poeta era propellido, bem pode ser que inconscientemente, a simbolizar a luta desesperada entre as duas raças. O que, porém, aí flamejava mais era um como arraiar de aurora para o dia em que a emancipação psicológica, principiada pelo gênio, coaria o fluido elétrico da liberdade às poderosas faculdades do braço. Quem ler o *Uraguai* como leria o *Caramuru* de Fr. José de Santa Rita Durão com certeza terá lido bons hendecassílabos apenas, sem se lhes transluzir a alma latente dessa admirável epopeia.

Fonte: *Curso de Litteratura Portuguesa* (continuação e complemento do *Curso de Litteratura Portuguesa* por José Maria de Andrade Ferreira). Lisboa: Livraria Editora de Mattos Moreira & C^a, 1876, pp. 245-7.

Crônica

[trechos]

Basta falar do centenário de Basílio da Gama. Não sei se o festejarão dignamente. Receio mesmo que versos de pé quebrado e períodos de sintaxe despenteada profanem a doce comemoração do cantor do *Uruguai*.

Que importa? Nós já não estamos em 1830. Não podemos crer com o assombroso romântico da *Mademoiselle de Mapin*, que uma rima pobre seja mais feia que um vício contra a natureza. Não é preciso que a mocidade festeje Basílio da Gama com estilo: basta que o festeje com entusiasmo.

Os grandes poetas do Brasil são esquecidos, com um desamor que dói.

Apanhem-me aí um moço, ao acaso. Afirmo que esse moço conhece mais intimamente as *Flores do mal* de Baudelaire que o *I-Juca-Pirama* do nosso divino Gonçalves Dias.

Gonçalves Dias, que é o primeiro poeta brasileiro, é o menos conhecido e o menos amado. Quem o conhece bem, conhece-o pelos seus *Cantos*: quase ninguém lê os seus dramas. Ainda há poucos dias, conversava eu com um homem de letras, a propósito do *Teatro Nacional* do ator Martins. Falávamos da peça com que a companhia pretende estrear. E, como eu lembrasse que se devia representar um drama de Gonçalves Dias, o homem de letras abriu os olhos com espanto:

— Que drama, homem? Gonçalves Dias escreveu algum drama?

Basílio da Gama é outro desconhecido. Ninguém o lê. O sr. Guerra Junqueiro, com as suas frandulagens espaventosas, é ainda o poeta popular do Brasil.

Venha, portanto, a comemoração do poeta do *Uruguai*, com estilo ou sem estilo, com versos certos ou versos errados, com o estro de fogo de Murat ou o estro de manteiga do dr. Bonsucesso, com os períodos de mármore de Machado de Assis ou os períodos de pinho bichado de... Basta! não quero desgostar ninguém. O que quero é que se festeje Basílio.

Fonte: *A Cigarra*, Rio de Janeiro, ano 1, n. 13, 1 ago. 1895. Republicado em *Bilac, o jornalista. Crônicas – Volume 2*. Org. de Antônio Dimas. São Paulo: Imprensa Oficial do Estado de São Paulo/ EDUSP/ Editora da Unicamp, 2006, pp. 59-62.

Duas epopeias brasileiras

Não sei se alguma literatura oferece exemplo de tamanha influência de um grande gênio poético, como a de Camões na da língua portuguesa. Se ele consubstancia e resume num momento dado, e logo após o mais belo momento da sua pátria, numa admirável síntese épica e dramática, toda a vida mental da sua gente no domínio da estética, desde que a língua se começou a constituir no século XII até o XVI em que ele a modelou e assentou definitivamente para a sua evolução ulterior, é dele que imediatamente deriva a literatura portuguesa, e portanto a nossa. Teve razão de escrever o sr. Joaquim Nabuco no seu livro *Camões e os Lusíadas*, que, como a obra-prima de nossa língua, são os *Lusíadas* a obra-prima da nossa literatura.

São os poemas épicos que inçam a literatura portuguesa, a criação mais direta, e certamente a pior, desse assombroso poema que, se lhe desprezarmos as imperfeições parciais, é certamente, e sem disputa possível, a mais eminente epopeia do mundo moderno.

Nenhuma os tem tantos, e toda essa florescência épica, que envaidecia ainda não há muito os críticos portugueses, menoscabendo da França com a sua magra e enfadonha *Henriqueida*, pertence, à prole vil que o gênio mau grado seu deixa após si. Não é, talvez, lícito dizer que esses numerosos poemas gerados pela inveja, pelo instinto imitativo ou pelo instinto da emulação, à cola dos *Lusíadas*, não tenham contribuído, senão para abrilhantar a literatura, ao menos para manter a cultura literária e, sobretudo, para disciplinar a língua, aperfeiçoando-a pelo exercício. Mas de parte este mérito secundário, ou apenas importante quanto à história literária e à história da língua, o valor estético e sociológico desses poemas *Ulisseia*, *Ulissipo*, *Naufração de Sepúlveda*, *Afonso africano*, *Malaca conquistada*, *Elegíada*, *O Oriente*, e outros muitos de ainda somenos merecimento, é nulo. Não fizeram senão repetir de uma forma inferior o que fora já superiormente feito, pois fundamentalmente todos não fazem senão cantar a mesma epopeia portuguesa, já pelo Camões divulgada “em versos numerosos”. Todos repetem o mesmo tema camoniano, apenas cortado em episódios de que cada um trata separadamente. Um mais atrevido e mais fátuo houve que tentou mesmo refazer os *Lusíadas*, com mais senso comum, mais gramática e melhor metrificacão. Uns e outros

não viam na imortal epopeia senão a obra do versejador que punha em estrofes a história positiva ou lendária da pátria, a propósito de um eminente episódio dela, nem compreendiam que tal obra valia menos pelo seu valor puramente poético ou literário que pela sua significação sociológica por ser a síntese estética de um dos mais altos momentos da evolução humana, a entrada da civilização moderna pelo Renascimento e pelas grandes navegações que abriram para o mundo o regime industrial.

Mas a deficiência do espírito crítico e também a existência do gênio épico na raça portuguesa, enraizaram no espírito nacional que somente um grande poema dava a medida do valor de um poeta. E nenhum poeta que se estimasse deixava de tentá-lo. O mesmo reformador da literatura portuguesa no nosso século, o insigne Garrett, escreveu dois, é verdade que românticos, mas no havê-los escrito se revê ainda essa espécie de mania pegada aos fatos da nossa língua pelos êmulos e imitadores de Camões, espécie de costume literário que ainda se não perdeu, pois vemos agora mesmo pôr-se em concurso um poema comemorativo do descobrimento do Brasil. Castilho – como vai justamente esquecido este nome! – escreveu ainda neste século um poema épico, cantando D. João VI! Ó numes de Aquiles e de Vasco da Gama!

De Portugal a mania, o costume do poema épico passou, e não podia deixar de passar, ao Brasil: o primeiro poeta brasileiro em data, Bento Teixeira Pinto⁴³ saiu-se com o seu logo em meio do século XVI, a *Prosopopeia*, versalhada desvaliosa, em que tantos são os versos plagiados de Camões como os próprios. Cláudio Manuel da Costa, do grupo mineiro, também escreveu uma insulsa epopeia, para a qual igualmente muito concorreu Camões, e deu-lhe o título pouquíssimo poético de *Vila Rica*. Seguem-se-lhe José Basílio da Gama, com o *Uraguai*, Santa Rita Durão com o *Caramuru*.

A independência e a formação de uma literatura mais nacional não destruiu nos poetas a obrigação de fazerem o seu poema épico para darem prova do valor do seu estro. Os dois principais fatores do nosso romantismo, Porto-Alegre e Magalhães, cada um fez o seu, aquele *Colombo*, este a *Confederação dos Tamoios*, mais título de monografia histórica que de epopeia. Antes deles, em 1819, o frade São Carlos publicara o seu, com a denominação, mais devota que poética, de *A Assunção da Santíssima Virgem* como o sr. Alphonsus de Guimaraens publica ainda agora um, em sonetos, com o mirífico apelido de *Setenário das Dores de Nossa Senhora*.

43 Nota do original: “O autor repete aqui a informação corrente em sua época de que Bento Teixeira fosse brasileiro. Hoje sabemos-lo português, natural do Porto (S.S.)”.

Nada é novo no mundo. Também precederam Magalhães, cujo poema é de 1857, Ladislau Titara com a *Paraguaçu* e Teixeira e Sousa com a *Independência do Brasil*, em doze cantos (1847-55). Norberto Silva, além do *Brasil, poema do descobrimento feito por Pedro Alvares Cabral*, escreveu vários poemetos épicos. E, creio, escapam-me alguns poetas e poemas. Gonçalves Dias, por não ficar sem dar esse documento de si, começou os *Timbiras*. O próprio José de Alencar – tão forte é a força da tradição literária, esquecendo que a sua época não comportava mais um longo poema épico – imaginou e iniciou os *Filhos de Tupã*, que por bem dele e nosso não levou felizmente a cabo. À mesma tradição – ai de nós! talvez não de todo perdida –, obedeceu ainda Fagundes Varela com o *Evangelho nas selvas* e, também, perdoem-me a involuntária aproximação, uns poetastros que, há vinte para trinta anos, nos cantaram a guerra ou episódios da Guerra do Paraguai e seus heróis, e quejando assuntos mais ou menos épicos.

Na poesia épica brasileira, diretamente oriunda da epopeia portuguesa, há, de parte o valor estético – se por estética não queremos senão a beleza da forma – dois poemas consideráveis: o *Uraguai* de Basílio da Gama, e o *Caramuru* de Fr. José de Santa Rita Durão. Não são qualidades puramente de forma, de beleza, de perfeição métrica, de satisfação às regras do gênero que lhes dão a superioridade sobre os demais poemas da nossa épica. Acaso em alguns destes como nos *Tamoios* de Magalhães, no *Colombo* de Porto-Alegre e sobretudo nos fragmentários *Timbiras* de Gonçalves Dias, se encontraram tais qualidades em grau mais eminente. Mas em ambos eles concorrem atributos que aqueles não possuem senão por imitação e derivação. Ambos são o fruto de uma inspiração espontânea em relação, obscura talvez, mas real, com o momento histórico, agindo por intuição sobre o cérebro de dois poetas. São estas, e não haverá porventura outras, as condições próprias à elaboração das epopeias. Um poema épico, dado que ele possa ser produzido em todo o tempo, não pode ser jamais uma obra de puro diletantismo literário, como outra qualquer espécie de poema. Tem exigências de causalidade objetiva e subjetiva – que nos perdoem o pedantismo da expressão – que os outros acaso dispensam. Não só talvez por falta de estro igual ao de Camões, mas sobretudo por falta desta condição essencial, resultaram falhas as muitas tentativas dos seus êmulos. E por igual motivo os poemas brasileiros posteriores aos de Basílio da Gama e Durão, alguns métrica e retoricamente mais perfeitos, não têm de fato na nossa literatura a importância e o merecimento dos seus.

O *Uraguai* é de 1769, o *Caramuru* de 1781, ambos portanto do fim de

século XVIII, de um momento em que a veia poética portuguesa, tanto lírica como épica, começando a secar na metrópole, era engrossada com a contribuição brasileira. Era aqui uma época de rejuvenescimento e florescência aquela em que antes da Inconfidência e ainda sob a influência da ação de Pombal, favorável ao Brasil e benévola aos brasileiros, se acharam os dois poetas filhos da mesma capitania, Minas Gerais, onde nasceram, Basílio em 1740 e Durão em época incerta, entre 1718 e 1720.⁴⁴ Morreram ambos em Portugal, o primeiro em 1795, o segundo em 1784. Foram, pois, contemporâneos, mas não temos notícia se se teriam conhecido e tratado. Ambos puderam ter lido os respectivos poemas, mas, se assim foi, também ignoramos. Não é aliás inadmissível que Durão conhecesse o de Basílio, impresso doze anos antes do seu; mas disto não há informação nem referência, nem sequer prova indireta no contexto do seu poema. A única influência que se lhe poderia descobrir seria a do emprego das coisas indígenas, o mesmo sentimento nacional que, em ambos ressumbra, que aliás balbuciava já, medrosamente embora, em alguns poetas seus contemporâneos ou imediatamente predecessores, como Alvarenga Peixoto e Silva Alvarenga, com os quais vão entrando na poesia, de mistura com as imagens e comparações clássicas, nomes e coisas nossas. Fielmente portugueses, como o foram Basílio e Durão, esses poetas já falam da pátria com exaltação e amor. A ideia de pátria, o pensamento nacional, que em Gregório de Matos é ainda um simples movimento de mau humor, de despeito boêmio e de revolta de um indisciplinado, já é neles a doce afeição da terra natal gerando o ingênuo sentimento da sua excelência. Silva Alvarenga, em uma poesia de adeus a Basílio da Gama, que ficava em Lisboa, exclama duas vezes:

Amor, o puro amor do pátrio ninho
Há muito que me acena...

E depois:

Se enfim respiro os puros climas nossos
No teu seio fecundo, ó pátria amada,
Em paz descansem os meus frios ossos.

⁴⁴ Nota do editor: A data de nascimento de José Basílio da Gama está atualmente consolidada: 8 de abril 1941. De José de Santa Rita Durão sabe-se somente o ano, 1722.

Mais que a materialidade dos detalhes locais é o sentimento em versos semelhantes revelado que nos explica a evolução que com Durão e Basílio da Gama ia a poesia brasileira fazer. De muito, desde um século atrás, já vinha ela cantando coisas da terra com um pronunciado sentimento de bairrismo, como fez na sua espirituosa *Ilha da Maré*, Manuel Botelho de Oliveira, o primeiro poeta brasileiro que imprimiu um livro de versos (*Música do Parnaso*, Lisboa, 1705). Botelho nesse poema antecipa de um século a descrição das frutas do Brasil do Canto Sétimo do *Caramuru*. Ao cabo do século XVIII, quando mesmo nenhum sentimento real de independência ocupasse os corações e os espíritos nos homens de cultura, e esta palavra, com a significação que lhe damos hoje, já se encontra numa epístola de Silva Alvarenga a Basílio da Gama, haveria o sentimento espontâneo da igualdade do Brasil e Portugal, donde não tardaria a sair a aspiração da liberdade.

O *Uruguai* reflete esse sentimento ou antes mostra qual era o estado de espírito dos brasileiros como Basílio da Gama na segunda metade do século XVIII, antes da Inconfidência principalmente. Já havia nele forte e consciente o sentimento pátrio, mas ainda aliado ao de lealdade a Portugal. Tal qual como nos australianos e canadenses de hoje relativamente à Inglaterra, ou no mesmo Washington antes que a teimosia inglesa o fizesse passar aos insurgidos. Não estejamos a fantasiar, por amor da estética ou dos nossos preconceitos nacionais, um estado de alma brasileiro mui diferente do real. Lembremo-nos que as obras dos poetas mineiros superabundam de impressões de lealismo a Portugal; onde eminentes brasileiros como Alexandre de Gusmão, D. Francisco Pereira Coutinho, o próprio Basílio da Gama e outros muitos achavam emprego, às vezes elevadíssimo, para a sua atividade e talento. Não esqueçamos que José Bonifácio, o chamado Patriarca da Independência, serviu devotamente a Portugal, primeiro como cientista em comissões oficiais de estudo e professor da Universidade de Coimbra, depois como major voluntário do Corpo Acadêmico contra os franceses de Napoleão e finalmente como intendente-geral, chefe de polícia, como hoje, diríamos, da cidade do Porto. E José Bonifácio, como Washington, foi a princípio hostil, ou pelo menos avesso à independência.

No poema de Basílio da Gama há certamente menos intenção patriótica que no de Santa Rita Durão. Da sua própria confissão se depreende que, escrevendo-o, o moveu principalmente o desejo de informar e satisfazer a curiosidade dos que em Roma, onde se achava

quando o concebeu, lhe pediam interessadíssimos “notícias do Uruguai”. Foi, diz ele, “a admiração que causava a estranheza de fatos entre nós tão conhecidos” que fez “nascer as primeiras ideias deste poema”. Mas só as veio a realizar muito mais tarde, quando o incitasse também o desejo de fazer a corte a Pombal, então no fastígio do poder, e seu protetor. O despótico ministro é cantado no poema, dedicado a seu irmão Francisco Xavier de Mendonça Furtado:

[Canto I, v. 10-12]

Basílio da Gama era, apesar de trigueiro, branco estreme, filho de fidalgos de boa linhagem portuguesa domiciliados em Minas Gerais. Por sua mãe remontaria à estirpe do Gama, e daí talvez a preferência, pensa um seu biógrafo, em adotar o nome dela. A sua educação foi principalmente portuguesa e na Europa viveu mais que no Brasil. Com tais precedentes fora difícil que se destacasse do resto dos seus compatriotas da mesma cultura e posição em sentimentos excepcionais da liberdade da pátria, que para ele, como para aqueles, era, de parte as afeições locais, tanto Portugal como o Brasil. Apreciando elogiosamente o *Uruguai*, Camilo Castelo Branco escreve: “A liberdade, a sagrada comoção da independência, sente-se arfar nas apóstrofes de Cacambo, o herói do poema. Havia ali naqueles cantos mais embriões de revolta que nas inquietações materiais dos desgostosos do governo colonial. O poeta era propellido, bem pode ser que inconscientemente, a simbolizar a luta desesperada entre as duas raças. O que, porém, ali flamejava mais era um como arraiar de aurora para o dia em que a emancipação psicológica, principiada pelo gênio, coaria o fluido elétrico da liberdade às poderosas faculdades do braço. Quem ler o *Uruguai* como leria o *Caramuru* de Fr. José de Santa Rita Durão, com certeza terá lido bons hendecassílabos⁴⁵ apenas, sem se lhes transluzir a alma latente dessa admirável epopeia”. Este conceito não é, penso eu, verdadeiro senão em parte, e nos dois juízos subordinados que ele encerra: a inconsciência do poeta e a emancipação começada pelo gênio, antes que o fosse pelos patriotas e políticos. Mas de fato o poema canta Portugal e a sua civilização, no que

⁴⁵ Nota do original: “Cumpre notar que Camilo – e o próprio Veríssimo – adotam nomenclatura baseada na contagem de sílabas à espanhola, que inclui a átona subsequente à última tônica. No critério hoje predominante em nossa versificação, contagem até a última tônica. Os versos do *Uruguai* classificam-se como decassílabos (S.S.)”.

o poeta mostra uma inspiração superior à dos segundos indianistas que pareciam, por amor do romantismo, preferir os nossos broncos selvícolas aos verdadeiros fundadores da nossa nacionalidade, que dotavam com os bens da civilização ocidental. Também o herói do poema, como tão singularmente se engana Camilo, não é Cacambo, mas o general português Gomes Freire de Andrade:

[Canto I, v. 6-8]

Quem escreveu esta estrofe, meio burocrática meio épica, foi o oficial da secretaria do Marquês de Pombal, que também escreveu os versos da fala de Andrade a Cacambo, querendo conciliá-lo aos portugueses:

[Canto II, v. 117-128 e 133-137]

Não há uma parte do poema onde o poeta indique benevolência pelo gentio, que defendia a sua terra e os seus catequistas. E quase não a podia haver. O poema é escrito também contra os jesuítas que submeteram e dirigiam aqueles selvagens. Se alguns destes aparecem grandes e heroicos no poema, assim o exigia a estética do gênero. É apenas um processo de realçar os verdadeiros heróis, queridos do poeta. Amesquinhar uns seria diminuir outros.

Mas não há dúvida que, mau grado o poeta, fala, se não brada, já no *Uruguai*, “o gênio da inculta América”. Predissem-o ou não a retórica da epopeia, as falas de Cacambo e Cepé respiram um sopro de revolta que vem inconscientemente da alma do poeta. O gênio é em geral inconsciente, e muitas vezes a sua obra excede a sua intenção e o seu propósito. Por isso as obras-primas as fazem também o tempo e a ocasião. Pombal e os portugueses leram o *Uruguai* e não acharam nele senão mais uma epopeia da tão decantada glória lusitana. O próprio poeta, não veria nele outra coisa. A crítica mais próxima elogiou-o e reconheceu-lhe as novidades de inspiração e de forma, o elemento americano felizmente aproveitado na sua composição. Os mesmos em cujo espírito germinaram as primeiras ideias de independência ou não o leram, ou se o conheceram não lhe descobriram “os embrides de revolta” de que fala Camilo. Não há pelo menos disso, que eu saiba, o mais apagado vestígio na nossa história política ou literária. Mas, tal é a superioridade da arte e do talento, dando um poema como aquele à

sua terra, fazendo nele vibrar as grandes vozes de liberdade dos seus rudes íncolas em uma entonação de epopeia, pondo na sua boca, embora apenas por um artifício retórico, reivindicações e protestos contra o invasor, o poeta sintetizava seu propósito, pela intuição misteriosa do gênio, um vago sentimento que não tardaria a abrolhar, fazer-se ação e depois fato. A nossa admiração, merecida, vem de que nós, depois dos fatos, descobrimos a sua elaboração inconsciente. É no íntimo esta colaboração do nosso espírito na obra literária ou artística que a faz qual a admiramos. Se assim é, tinham porventura razão os Goncourts: não se fazem obras-primas, elas é que se tornam tais.

Ao contrário do *Uruguai*, o *Caramuru* é uma obra de propósito nacional e patriótico. É o mesmo autor quem o declara nestas palavras: “Os sucessos do Brasil não mereciam menos um poema que os da Índia. Incitou-me a escrever este o amor da pátria”. O que ele quer é fazer ao Brasil o seus *Lusíadas*. Não precisa dizer que não o conseguiu, de parte a questão do talento, por não haver mais lugar para outros *Lusíadas*. O assunto superior destes abrangia toda a grandeza e complexidade da época das grandes navegações e dos descobrimentos, da qual o do Brasil era apenas um episódio.

Mas os dois poemas nacionais têm ainda outros aspectos por que merecem ser considerados.

O *Uruguai*, de Basílio da Gama

Pouco adequado a um poema épico segundo os moldes clássicos era o assunto de Basílio da Gama: a guerra feita por Portugal, com auxílio da Espanha, aos índios dos Sete Povos das Missões do Uruguai, rebelados contra o Tratado de 1750, que os passava ao domínio português, tirando-os aos seus padres, os Jesuítas, e à sua terra. Tal tema, mesmo exagerado por uma imaginação épica, daria apenas um episódio em poema de maior vulto. Demais, faltava ao poeta o recuo necessário no tempo para uma idealização verdadeiramente poética do acontecimento, cujos atores ainda viviam, uns, e outros, como o herói Gomes Freire, morreram pouco antes do aparecimento do poema. A epopeia tinha, pois, de ser uma simples narração histórica em verso de fatos recentíssimos, a que a animosidade contra os Jesuítas, que se levantava já na Espanha e Portugal, e iria breve resultar nos atos de Pombal e Aranda, dava um relevo desmesurado. Limitado pela realidade material do acontecimento,

ainda a todos presente, peado pela contemporaneidade dos personagens, de todos conhecidos e avaliados consoante o espírito de cada um, não podia o poeta dar à sua imaginação a liberdade e o valor necessários à idealização do seu tema. O seu poema tinha fatalmente, pelas circunstâncias da sua composição, de lhe sair limitado no tempo e no espaço, e, sobretudo, despido das roupagens e feições propriamente épicas. Varnhagem notou que a ação do poema não chega a durar meio ano, e qualquer leitor atento observará como se cinge o poeta à realidade prosaica dos sucessos cantados.

O primeiro efeito desta situação do poeta diante do seu assunto foi a redução do seu poema às mesquinhas proporções de um poemeto; o segundo, a impossibilidade de seguir os moldes clássicos, de criar ao redor do fato principal os desenvolvimentos que a coetaneidade deles não comportava. Sem querer diminuir no engenho de Basílio da Gama e no mérito do poema, foram estas causas, mais que a intuição do gênio do poeta, que deram ao *Uraguai* a sua feição especial entre os poemas produzidos pela corrente camoniana. Nem o gênio é a emancipação absoluta das condições que cercam e limitam o homem. O gênio consiste precisamente em compreendê-las no que elas têm de mais sutil, de mais fugaz e de mais difícil. A superioridade de Basílio da Gama está em ter ele compreendido, ou antes sentido, porque os poetas são principalmente entes de sensação, que o seu assunto não dava para uma epopeia à moda dos *Lusíadas*, e haver, contra o gosto, a voga, a corrente do seu tempo, avançado muito além dele, dando à literatura portuguesa, em 1769, o seu primeiro poema romântico.

De parte o valor de beleza do poema, este é o merecimento do *Uraguai*: ser na literatura da nossa língua o precursor do romantismo e no ramo brasileiro dela o criador do que com Gonçalves Dias, Garrett e Herculano se chamou a “poesia americana”, isto é, a introdução na poesia clássica de elementos indígenas da América, a natureza, os índios, os costumes, em suma, as coisas deste novo mundo. E quando vier o romantismo, e avassalar a inteligência europeia, será esse “americanismo” a feição principal e característica do romantismo americano.

Não sei se erro, e careço de meios de verificá-lo, afirmando que Basílio da Gama é o iniciador, não só no Brasil, mas na América, do “americanismo” na poesia. Na arte, como na natureza, não há prole sem mãe, e de passagem já notamos outro dia que o americanismo já

balbuciara baixinho em alguns poetas brasileiros, antes de Basílio da Gama. Estes mal ouvidos murmúrios provam apenas que os poetas, até então alheios ao meio, começavam já a sentir-lhe a impressão e a influência. Fazendo-se ela cada vez mais forte, o americanismo acharia emprego consciente em dois poemas que iriam com pouco fazê-lo entrar definitivamente na literatura, o *Uraguai* e o *Caramuru*. Dos dois, porém, não é o *Uraguai* o mais significativo, se bem seja o iniciador. Ele não foi tanto como o *Caramuru* o produto de uma inspiração deliberada, da vontade consciente do poeta. Aqui também o assunto obrigou o poeta, como já o constrangera no modo de tratá-lo. Revela-se-lhe o gênio na perícia com que se soube aproveitar desta obrigação, quando não tinha modelos a imitar, e no haver-se com o novo elemento, que insinuava na poesia, não tinha outro guia que a sua inspiração.

O começo do seu poema é plenamente romântico, descritivo, cheio de movimento, entrando logo no assunto, sem a clássica e indefectível invocação:

[Canto I, v. 1-3]

Neste exórdio tudo é novo, ou ao menos, e é o essencial, tudo dá a impressão de novo: a expressão, as palavras, o realismo, o surto poético. A obrigada invocação não existe ou disfarça-se em um apelo da dedicatória ao irmão de Pombal, a Francisco Xavier de Mendonça Furtado, o ex-governador do Maranhão e Grão-Pará, a quem oferece o poema:

[Canto I, v. 12-20]

Romântico por estas infrações às regras e usos clássicos, o *Uraguai* é também romântico pelo estilo, pela harmonia do verso, em que já se anunciam Garrett, Gonçalves Dias, e os futuros modeladores admiráveis do verso branco, pela disposição dos episódios, pela novidade da língua e das comparações.

O Classicismo português, nos seus maiores escritores, em um Camões, por exemplo, soa muitas vezes com a nota que ao depois se chamaria romântica. E o romantismo dos clássicos, de que um crítico francês, fez um estudo penetrante e paradoxal, seria talvez mais fácil de mostrar em uma literatura em que tão forte foi a influência da poesia trovadoresca,

dos romances de cavalaria, dos elementos estéticos tradicionais e populares como a portuguesa. A linha que nela separa o classicismo do romantismo, nos mais eminentes representantes de ambas as escolas, é mais delgada que na literatura francesa, das literaturas neolatinas a única da qual se possa dizer que teve verdadeiramente um período clássico. Não é, pois, tão fácil como nessa literatura mostrar na nossa em que consiste a diferença entre um romântico e um clássico. A imaginação mais forte, mais rica, mais indisciplinada dos poetas da Espanha não lhes consentiu jamais – exemplos: Gil Vicente, Cervantes, Camões e Sá de Miranda – sujeitarem-se inteiramente às pautas clássicas, e é pela imitação dos espanhóis que Corneille e Molière terão, como mostrou o sr. Deschanel, partes de românticos.

O romantismo do poema de Basílio da Gama salta, porém, à vista do leitor afeito a ler as epopeias clássicas portuguesas. É outra – e não há para o romantismo melhor definição do que a dada por vários críticos franceses: um movimento literário cujo intuito era fazer coisa diversa do classicismo – é outra a sua inspiração, como o estão provando a introdução e a invocação, outra a sua estética, desde o metro, pouco usado em tais composições, até a novidade das expressões e o sentimento individual do poeta. A língua é perfeitamente moderna, contemporânea já, sem nenhum arcaísmo, talvez com menos jeito clássico que a de Garrett. É enérgica e grandiloqua como a de um espanhol. Ao general português, que lhe restitui as frechas, responde Cepé:

[Canto II, v. 207-212]

Como a estreiteza do assunto e as condições em que era obrigado tratá-lo coagiram Basílio da Gama a dar ao seu poema o feitio que lhe deu, assim o próprio enredo histórico do fato decantado forçou-o a dar nele um lugar ao gentio americano. É a esta entrada do índio na poesia nacional chamamos indianismo.

Duas e distintas são as feições deste aspecto da nossa literatura. O primeiro indianismo, iniciado por Basílio da Gama, continuado por Durão e quase limitado aos dois épicos, é apenas um artifício poético; o índio entra como uma necessidade do assunto, um simples recurso estético ou retórico. Ele não é o cantado, mas apenas um elemento do canto. No segundo indianismo, dos românticos, e cujo mais alto representante é Gonçalves Dias, o índio passa de acessório a essencial, é

ele o assunto e o objeto do canto. Naquela primeira forma do indianismo a simpatia do poeta não vai ainda ao gentio senão incidentalmente, ou por determinação do tema poético; o contrário sucede na segunda: a simpatia do poeta pertence-lhe toda. De sorte que é a disposição do poeta respeito ao índio que, ao cabo, distingue os dois indianismos: indiferente no primeiro, simpática no segundo. Os poetas daquele não viam no índio senão o selvagem que ocupava o país onde os portugueses, seus ascendentes, que o descobriram, precisavam combatê-los e destruí-los, para o dominarem e nele estabelecerem-se. Os segundos faziam desse selvagem os seus antepassados, os legítimos possuidores da terra, de que os haviam violentamente despojado; tomavam o seu partido, idealizavam os seus feitos, deploravam a sua sorte, amaldiçoavam o conquistador, esquecidos que se não fora a conquista jamais fariam eles esses poemas, e a pátria que, de envolta com o índio, cantavam, seria apenas uma terra de selvagens. Os primeiros teriam mais razão no ponto de vista sociológico, preferindo a civilização portuguesa, com todos os seus defeitos, aos pretensos encantos do selvagismo indígena; mas o erro dos segundos foi fecundo, não só para a literatura mas até para o desenvolvimento do sentimento nacional.

A resistência oposta pelos índios do Uruguai aos decretos que os expatriavam, passando-os ao domínio português, deles odiado, punha em frente uma da outra as duas raças – a indígena e a adventícia. Basílio da Gama era obrigado a cantar essa luta e pode-se dizer que, qualquer que fosse o seu sentimento português, ele o fez com grande elevação. Dir-se-ia que, ao fazê-lo, o seu gênio adivinhara o caráter verdadeiro do conflito, o prenúncio das futuras revoluções emancipadoras. Não precisamos, entretanto, inventar intenções no poeta. Os sentimentos por ele emprestados aos seus personagens índios nascem naturalmente da situação em que os encontrou na história e os colocou em o poema. A arte tem também a sua lógica, e, dadas certas situações, estabelecidas certas premissas, não pode o artista evitar as conclusões necessárias. Não precisava Basílio da Gama senão de seguir a história ou lenda, espalhada pelos jesuítas, das causas da resistência dos índios, para dar-lhes o papel simpático de defensores da sua pátria e da sua grei. Aliás, não obstante segui-la, ele ficou aquém dessas relações e apologias, onde muito mais simpática é a posição dos índios que no seu poema. Não importa; o sentimento de revolta lá está no poema, vibrando com uma singular intensidade. E na boca dos chefes quaranis encontram-se já expressões

das futuras reivindicações nacionalistas.

Ao general Gomes Freire, que pretendia persuadi-los à obediência real, responde Cacambo:

[Canto II, v. 171-172]

E Cepé acrescenta:

[Canto II, v. 177-188]

Já antes Cacambo, como parlamentaríio índio, dirigira ao chefe português a grande fala do mesmo canto II:

[Canto II, v. 48-52]

Mas não há em tudo isto senão necessidade poética criada pela situação. De fato, Basílio da Gama não viu na luta de portugueses e índios às beiras do Uruguai senão uma conspiração dos Jesuítas contra as ordens, que ao poeta pareciam justas e sábias, do Rei de Portugal. Em suas visões Lindoia vê:

[Canto III, v. 298-300]

Ele está com essa fidelidade, contra o Fanatismo, representado nos versos que se seguem a estes (Canto III) pelos Jesuítas. E no final rejubila:

[Canto V, v. 136-139]

Adequava-se ao poeta ocasião de dizer os seus sentimentos sobre o futuro da sua terra, nas visões de Cacambo e de Lindoia. Não o fez. Aproveita as de Lindoia para dizê-los de Lisboa e o seu terramoto, contar-lhe a reedificação por Pombal, glorificar o ministro e os seus atos contra os jesuítas, anatematizando-os a estes.

Não pretendem estas restrições diminuir no valor do poeta ou no mérito da sua obra. Para que sejam ambos consideráveis, não precisamos exagerá-los, emprestando-lhes intenções sociais que andariam bem longe do espírito do poeta. O *Uruguai* tem na literatura portuguesa o

valor de ser o primeiro poema de inspiração mais livre, mais nova, mais espontânea depois da série das epopeias derivadas dos *Lusíadas*, e na literatura brasileira o de ser o iniciador do movimento que, fossem quais fossem os seus desvios, mais contribuiu para a independência da nossa literatura, tanto quanto sem língua própria pode ela ser independente.

O poeta parecia tê-lo em muita conta e prognosticou-lhe a imortalidade naquele belo final.

[Canto V, v. 140-142]

A mim se me afigura que na memória dos homens ele não viverá inteiro, pois tem muita coisa prosaica e secundária, mas viverá por partes belíssimas que o exornam. E viverá sempre na história da nossa literatura como o precursor e o iniciador de dois dos seus aspectos mais interessantes.

Fonte: “Duas epopeias brasileiras” e “O *Uruguai* de Basílio da Gama”. In: *Jornal do Commercio*, Rio de Janeiro, ano 79, n. 134 e n. 141, 15 e 22 maio 1899. Republicado em *Estudos de literatura*. Segunda série. Rio de Janeiro: Garnier, 1901.